

choisir

Le corps mal aimé

**Prêtre :
la folie du célibat**



choisir

revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827.46.76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827.46.75
fax 022/827.46.70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322.14. 60

Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an: FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP: 12-413-1 «Choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 53.– Par avion : € 55.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 **Le corps, un chemin vers Dieu** *par Pierre Emonet*

4 **Actuel**

Spiritualié

8 **Le temps** *par Marc Donzé*

Théologie

9 **Prêtres mariés, femmes prêtres ?**
par Michel Salamolard

Eglises

13 **Ethiopie orthodoxe,
joyau de l'Afrique chrétienne** *par Thierry Schelling*

Société

18 **Une époque qui n'aime pas le corps !**
par Claude Piron

23 **Climat : la Suisse dans la tourmente**
par Maroussia Calderari

Libres propos

28 **Ministère sacerdotal** *par Georges Bavaud*

Théâtre

29 **Histoire de paroles** *par Valérie Bory*

Cinéma

31 **Des couples** *par Guy-Th. Bedouelle*

Lettres

34 **Jane Austen : une œuvre aux petits points**
par Gérard Joulié

Livres ouverts

37 **Que faire de la mondialisation ?** *par Edouard Dommen*

44 **Livres reçus**

ILLUSTRATIONS

Couverture : Pierre Emonet, Ganymède (Zurich)
p. 5 : Adelmo Lapa/WCC ; p. 10 : Pierre Emonet ;
p. 14 : Peter Williams/WCC ; p. 21 : Vincent Murith
p. 24 : OFEFP ; p. 27 : JJK photo ;
p. 32 : Filmcoopérative Zurich ; p. 38 : JJK photo

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Le corps, un chemin vers Dieu

Il ne faut pas s'y méprendre, le culte du corps, omniprésent dans les médias, est loin d'être innocent. Comme le remarque Claude Piron (cf. son article, pp. 18-22), il relève moins de la piété que de la tyrannie. Si le corps est dorloté, soigné, objet de tant de préoccupations et de dépenses, ce n'est pas tellement pour son bonheur que pour mieux le réduire en esclavage. Corps séducteur, corps champion, corps vénal, corps mannequin, corps ascétique, corps jouisseur, corps au service d'un projet, d'une ambition, d'une passion, d'un quelconque profit. Torturé par les sportifs du dimanche qui courent à bout de souffle le long de nos parcs, drogué pour des performances toujours plus extrêmes, menacé par d'innombrables pollutions, maltraité par les travaux dangereux, intoxiqué par une alimentation artificielle, bousculé au-delà de ses limites pour de vains records, immolé à l'orgueil national, le corps crie au secours. Paraître et être efficace, c'est tout ce qu'on lui demande. Le nationalisme, l'économie ou la science l'utilisent pour leur profit. Devenu un esclave taillable et corvéable à souhait, il n'est plus la présence du sujet dans un environnement spatio-temporel. Il est désormais là pour répondre aux caprices d'un ego qui lui en demande toujours plus. De lieu de rencontre, il s'est transformé en instrument de pouvoir ou de rapport.

Il est vrai que des hommes d'Eglise nous ont enseigné à mépriser le corps. Souvent, ils y ont vu un traître toujours prêt à entraîner l'âme dans le péché. Sa voix n'était plus celle du Créateur, mais celle du tentateur. Ils ne l'ont toléré que mortifié, renoncé, humilié, macéré pour ne l'encenser qu'après sa mort. Il avait beau avoir abrité la divinité et être entraîné dans le triomphe du Ressuscité, il n'en a pas moins été ravalé au rang des animaux durant son pèlerinage terrestre. Créature de Dieu, certes, mais pervertie dès l'origine. Qui prétendait progresser spirituellement devait s'en méfier comme d'un dangereux cheval de Troie recelant les pires ennemis. Les origines de cette méfiance se cachent dans les premières hérésies : un vrai corps humain est indigne de Dieu (docètes), la chair et le mariage ne conviennent pas à des disciples du Christ (encratistes). Les austères anachorètes du désert ont emboîté le pas, inaugurant un courant ascétique, parfois excessif, qui n'a cessé de séduire sporadiquement les chrétiens. Cette méfiance de fond, ce discrédit jeté sur le corps ont sans doute ouvert la voie au mépris dont il est aujourd'hui l'objet. Du mépris à l'exploitation, il n'y avait qu'un pas. Il a été franchi.

Entre le mépris et l'exploitation, Ignace de Loyola ouvre une voie moyenne. Loin de voir dans le corps un dangereux concurrent pour Dieu, il l'associe à la démarche spirituelle comme un précieux allié. Pour lui, le désir de Dieu et toute réalité spirituelle s'exprime à travers des images et des mouvements matériels. Là où d'autres maîtres spirituels invitent à *écouter* une parole pour la comprendre, Ignace invite à *regarder* la parole faite chair pour

ensuite agir. Toute sa pédagogie pour conduire une personne vers Dieu et l'engager à devenir disciple du Christ repose sur des images, jamais sur des concepts. Du moment que l'image est matérielle et naturelle plus que surnaturelle, le corps joue un rôle primordial. Ainsi, plutôt que discourir sur le péché, la miséricorde, le pardon, il se tient devant le corps du crucifié, le regarde longuement, se regarde lui-même tout en se demandant «ce que j'ai fait, ce que je fais, ce que je dois faire pour le Christ». Si le corps du Seigneur est l'expression de son amour, celui du croyant est devenu le lieu de sa fidélité agissante et sa quête spirituelle se transforme en un véritable *corps à corps*.

Pour Ignace, la Parole de Dieu n'est pas tellement à écouter qu'à *sentir* (expérimenter). «Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement» (*Exercices spirituels*, n° 2). Dès lors, la rencontre avec le Seigneur mobilise le corps et ses sens plus que la capacité d'abstraction : la vue, le regard, le goût, le toucher viennent au secours de l'ouïe pour contempler la Parole et le fruit de cette expérience se traduit aussitôt par un engagement corporel.

«Il n'y a rien dans l'intelligence qui ne soit d'abord passé par les sens», disaient les Anciens. En incarnant une histoire humaine, le corps du Christ est le médiateur d'une parole devenue chair. C'est bien parce qu'il *est* ce corps que Dieu est entré dans le temps pour partager la faiblesse de l'humanité et lui devenir solidaire. Ce corps est l'expression de son amour, de son pardon, de son triomphe. Désormais, il est possible de repérer et même d'authentifier l'invisible à travers ce que la personne *ressent*. Ignace estime que ce chemin est plus sûr que la réflexion intellectuelle sujette aux illusions. Car si la tête est facilement victime de ses fantasmes et peut perdre la juste mesure des choses, le corps ramène toujours aux réalités.

Il ne s'agit plus de tourmenter le corps ou de le réduire en servitude. La seule discipline qui lui convient est celle qui le maintient associé à la découverte de Dieu. Aussi il n'est pas étonnant qu'Ignace de Loyola se préoccupe toujours des corps, de leur santé et de leur bien-être. Les dernières lignes des *Constitutions*, qu'il lègue à la Compagnie de Jésus, sont d'ailleurs consacrées au corps. Après tant de considérations élevées, le dernier conseil qu'il donne concerne la santé «pour qu'elle soit conservée en chacun». Pour cela il faut établir les maisons de la Compagnie «en des lieux où l'air est pur et salubre, et non pas dans ceux qui sont contraires à la santé» (*Constitutions*, 827).

Pierre Emonet

Débat théologique à Qom

Info Le cardinal Schönborn (Vienne) prévoit de participer en février à un débat théologique à l'Université islamique de Qom. La faculté islamique compte 40000 étudiants, 85 instituts et 30 bibliothèques réunissant des centaines de milliers d'ouvrages et de manuscrits. Ces dernières sont en contact permanent avec les bibliothèques théologi-

ques et confessionnelles du monde entier. Une première conférence-débat entre l'Iran et l'Autriche avait déjà eu lieu en 1996. La question des droits de l'homme y avait été fort controversée, les partenaires musulmans n'admettant pas l'idée de l'ancrage légal de ces principes afin de lutter contre les vues totalitaires des Etats.

Mariage homosexuel

Info La Chambre des députés et le Sénat des Pays-Bas ont approuvé, à la fin de l'année 2000, la loi acceptant le mariage civil des couples homosexuels, avec possibilité d'adoption d'enfants. Il s'agit là d'une première mondiale. D'autres pays, comme la Suède, le Danemark, la France ou la Hongrie, reconnaissent un partenariat (cf. **choisir** n° 492, décembre 2000, pp. 19-22).

Les évêques néerlandais ont manifesté leur opposition à cette loi et ont exclu toute forme de cérémonie religieuse pour ces mariages dans l'Eglise catholique, ainsi que toute forme de rite qui puisse évoquer une sorte de mariage. Les Eglises protestantes, mis à part la Congrégation des Remontrants qui célèbre déjà des unions entre personnes de même sexe, se sont également opposées à cette loi.

Jésuites : baisse des vocations

Info Durant ces douze dernières années, la Compagnie de Jésus a perdu en moyenne 300 membres par an. Si ce mouvement descendant n'est pas freiné, ils ne seront plus que 19800 en 2005 contre 21353 aujourd'hui. On compterait en 2010,

5500 jésuites en Europe, où la baisse est la plus accentuée, et 2600 aux Etats-Unis, alors qu'ils sont respectivement 7623 et 3635 aujourd'hui. On note, par contre, une reprise de la Compagnie de Jésus en Afrique et en Asie, en particulier en Inde.

Collégialité dans l'Eglise

Info Interrogé par le quotidien italien *Corriere della Sera*, le cardinal Martini a insisté sur la nécessité d'autres

formes concrètes de collégialité dans l'Eglise, n'excluant pas la possibilité d'un concile œcuménique pour le troisième mil-

lénaire car «il serait bon de s'écouter dans des contextes collégiaux qui soient les plus larges possibles». L'archevêque de Milan était déjà intervenu dans ce sens en octobre 1999, lors du Synode pour l'Europe

au Vatican. Le concile est «prévu par le droit canon comme une possibilité permanente pour la vie de l'Eglise», que l'on ne peut écarter en raison de difficultés organisationnelles, fait-il remarquer.

Vaincre la violence

Info «Nous sommes convaincus que les Eglises sont appelées à donner au monde un témoignage clair de la paix, de la réconciliation et de la non-violence fondées sur la justice... Nous devons cesser d'être des spectateurs de la violence, ou nous borner à la déplorer, et nous employer à la vaincre, à l'intérieur et à l'extérieur de l'Eglise...» *La Décennie vaincre la violence, les Eglises à la recherche de la réconciliation et de la paix*, lancée par le Comité central du

Conseil œcuménique des Eglises, a été inaugurée à Berlin, le 4 février. Elle fait écho à la *Décennie des Nations Unies pour une culture de paix et de non violence*.

La Campagne du COE met l'accent sur le mot «vaincre» plutôt que sur celui de «violence». C'est pourquoi elle cherche à valoriser les expériences locales réussies d'édification de la paix, et aide les Eglises à constituer des réseaux d'échanges. «Partout dans le monde, des paroisses et des Eglises donnent des exemples positifs et encourageants. Nous reconnaissons la valeur du témoignage rendu depuis longtemps par les traditions monastiques et les Eglises tradi-



tionnellement pacifistes.» Pour ce faire, la Campagne s'appuie sur des initiatives déjà mises en place, comme la *Campagne paix dans la ville*, un réseau mondial qui regroupe des Eglises et des organisations engagées à la base dans des initiatives locales visant à vaincre la violence urbaine. Le site web du COE, www.wcc-coe.org, grâce aux nombreux liens qu'il propose, est à cet égard un bon moyen d'information ou de prise de contact avec ces militants de la paix. Ainsi, il est possible de faire venir dans sa ville le Ballet «Paix dans la ville», un spectacle de danse contemporaine produit à Rio de Janeiro (ci-dessus sur la photo) et actuellement en tournée mondiale.

Martyrs chrétiens

Info L'agence missionnaire *Fides* a publié une liste, non exhaustive, de trente missionnaires assassinés au cours de l'an 2000. Une quinzaine d'entre eux sont morts en Afrique, huit en Asie, quatre en Amérique et un en Europe. Pour le directeur de

l'agence, Bernardo Cervellera, il ne s'agit là que de la pointe de l'iceberg. Plus de 165 000 chrétiens (catholiques, orthodoxes, protestants et évangéliques) seraient morts à cause de leur foi au cours de la dernière année du millénaire.

Déclaration commune orthodoxe

Info Le 24 décembre, à Istanbul, les responsables de quinze des seize Eglises orthodoxes ont signé une déclaration commune de coopération historique. Elles se sont engagées à renforcer leurs liens et à faire entendre leur voix au niveau international sur les questions morales et éthiques. Les responsables de ces Eglises ont notamment décidé la création d'une fé-

dération interorthodoxe d'écoles de théologie à travers le monde et d'une commission interorthodoxe sur la bioéthique.

L'absence d'Alexis II, patriarche de Moscou, a été fort remarquée et devrait isoler encore d'avantage l'Eglise russe, la plus grande Eglise orthodoxe du monde numériquement, en conflit avec le patriarcat de Constantinople.

Religions et développement

Info David Bryer, directeur de l'organisation caritative Oxfam UK, a été nommé à la tête du Dialogue des religions mondiales sur le développement (World Faiths Development Dialogue). Cette initiative multireligieuse a été lancée il y a trois ans par l'archevêque anglican de Cantorbéry, George Carey, et le président de la Banque mondiale (BM), James Wolfensohn. La nomination de D. Bryer est considérée comme

une étape importante dans la voie de l'instauration d'un dialogue entre les communautés spirituelles et la BM, alors même que Oxfam figure parmi les principaux détracteurs des politiques suivies par les institutions de financement internationales, entre autres la BM. Oxfam lui reproche d'imposer des conditions de prêts trop strictes aux pays en développement, affectant ainsi les plus déshérités.

Sommet franco-africain

Info De nombreux chefs d'Etat se sont réunis du 17 au 19 janvier à Yaoundé (Cameroun), dans le cadre du Sommet franco-africain. Mgr Daloz, président de

Justice et Paix-France, a saisi cette occasion pour interpeller Jacques Chirac au sujet de trois points en particulier : la défense et la promotion des droits de l'homme, la réduction

tion du poids de la dette et le contrôle des transferts d'armements.

Dans une lettre ouverte, il encourage le gouvernement français à se positionner publiquement face aux plus flagrantes violations des droits de l'homme afin d'avoir un impact dissuasif. «L'image de la France est atteinte parmi les Africains lorsqu'elle semble soutenir des gouvernants dont la conduite contredit gravement les principes proclamés comme fondamentaux dans les discours venant de Paris», écrit Mgr Daloz. Au sujet de la dette

des pays du Sud, il souhaite que la France soutienne la proposition de la CNUCED d'instaurer un système d'arbitrage indépendant visant à trouver une solution d'ensemble à cette question. Enfin, l'archevêque de Besançon demande à la France de tout faire pour assurer le succès, puis le renouvellement, du moratoire sur l'importation, l'exportation et la fabrication des armes légères et de petit calibre, décidé fin 1998 par les chefs d'Etat de la Communauté économique des Etats de l'Afrique de l'Ouest (Cedeao).

Lavage de cerveau

Info Le Centre international pour la paix a diffusé la réflexion de Sœur Rosmary Lynch sur l'affaire de l'uranium appauvri. Cette religieuse franciscaine de 83 ans travaille au Centre paix et bonheur de Los Angeles. «Il y a à peu près deux ans, Sœur Rosalie Bertell, épidémiologiste, a publié une étude sur l'effet de l'uranium appauvri sur les troupes de terre américaines qui avaient participé à la guerre du Golfe... Cette épidémie tragique fut définie comme *le syndrome de la guerre du Golfe*. Par la suite, des témoins nous ont raconté des histoires horribles sur l'Irak : des sources d'eau contaminées,...

des souffrances humaines indicibles comme des enfants nés avec de terribles malformations. Malgré tout cela, les mêmes armes furent utilisées durant la guerre en Bosnie.» Pour Sœur Lynch, à ce crime contre l'humanité, s'en est ajouté un autre : celui de la déformation de la réalité à travers le langage. Ainsi, «les pilotes ne procédaient pas à des *bombardements* mais à des *interventions chirurgicales*, comme s'ils étaient des bienfaiteurs, visant à la guérison de quelque chose. Il s'est agi bien plus que d'un lavage de cerveau, ce fut un assaut contre la personne humaine et contre son intégrité.»

Asile en Europe

Info La Commission européenne vient de publier deux communications destinées à stimuler le débat sur l'asile et les migrations en Europe. Pour elle, le système européen d'asile doit à l'avenir respecter les Conventions de Genève, en particulier leur principe de non refoulement. Elle a aussi suggéré que l'UE puisse offrir à un plus

grand nombre de réfugiés la possibilité de se réinstaller. En ce qui concerne l'immigration, l'Europe doit abandonner l'idée d'une immigration zéro car le vieillissement de sa population l'obligera assez vite à importer des ouvriers. En effet, si la population européenne a légèrement augmenté en l'an 2000 (0,31 %), c'est surtout grâce à l'immigration.

Le temps

Fugit irrevocabile (il fuit sans qu'on puisse le rappeler). Cette sentence sur le temps ornait parfois les cadrans solaires. Il fuit. Et c'est particulièrement mordant aujourd'hui. «Je n'ai pas le temps»... «je suis pressé»... «mon agenda est plein»... ces constatations, ces excuses, ces lamentations sont devenues quotidiennes. Elles m'obsèdent. Elles résonnent en moi comme une maladie qui m'atteint et qui n'épargne pas la plupart de mes connaissances.

Je ne crois pas que l'homme soit fait pour remplir chaque recoin du temps avec des activités multiples et variées. Cette frénésie de l'occupation des jours et des saisons n'est pas saine. Elle engendre souvent des excès de stress. Mais surtout elle enlève au temps son épaisseur. Car il n'est pas fait uniquement de la succession des minutes. Le temps a partie liée avec l'éternité. Il devrait pouvoir se recueillir dans une intériorité joyeuse. Si l'on court sans cesse, la récollection devient impossible. Il ne reste que la succession des choses, comme l'écume de la vague sur laquelle on surfe. Une fuite éperdue de secondes avec leurs diverses tonalités.

Mais il arrive que l'on s'arrête. Les plus *speedés* sont stoppés parfois par un événement biographique : un accident de santé ; un cataclysme affectif ; une chute sociale. Les plus sages se donnent des respirations quotidiennes, hebdomadaires ou annuelles. Au moment de la pause, volontaire ou forcée, naît presque toujours cette question : qu'ai-je fait de tout ce temps ? à quoi sert toute la peine que j'ai prise sous le soleil ? C'est alors un champ de miettes qui apparaît. Beaucoup de travail très divers,

quelque activité culturelle, un peu de sport. De nombreuses relations fonctionnelles, des amitiés à peine ébauchées. Parfois, un conjoint, des enfants avec qui on n'a guère eu le loisir de vivre et de parler.

Et la synthèse ? Quand aurait-elle trouvé place ? On se prend à penser que tous ces moments si intéressants qui émaillent la vie ne mordent pas profond. Ils composent le théâtre de la vie et parfois la scène du monde. Mais ils laissent un goût de superficiel ou d'inachevé. Le moment où meurt une personne proche est très révélateur à cet égard. On se prend à regretter que la relation n'ait pas eu l'espace de se déployer vraiment. On s'est côtoyé. S'est-on vraiment connu ?

L'homme, au fond de son être, sait qu'il est appelé à recueillir la succession des événements en une synthèse profonde, accrochée à l'éternité de Dieu, une synthèse qui le personnalise et qui le libère. N'est-ce pas prophétique, dans un monde qui va toujours plus vite et qui nous entraîne dans son excitation, que de prendre le temps d'être, de se recueillir à la profondeur de l'être, comme disait Gabriel Marcel ? Il suffit de s'arrêter, de lâcher prise, de s'abandonner au mystère ineffable en qui tout prend source et en qui tout se rassemble.

Ultima necat (la dernière heure tue). Cette autre sentence des cadrans solaires ne résonne alors plus comme une menace, mais comme une invitation à regarder maintenant l'éternité.

Marc Donzé*

* L'auteur est théologien et curé de paroisse.

Prêtres mariés, femmes prêtres ?

par Michel SALAMOLARD, * Sierre

Au cours de son histoire bimillénaire, l'Eglise catholique a connu plus d'un problème. C'est en concile ou en synode qu'elle les a résolus. Or le «réflexe synodal» n'a pas fonctionné pour les questions actuelles sur le célibat des prêtres et l'ordination des femmes. Paul VI a retiré le premier sujet des délibérations de Vatican II et Jean Paul II s'est prononcé sur le second, par un acte de son magistère personnel, de façon quasi définitive. Etouffé, le débat ne cesse de resurgir. Une émission de la Télévision suisse romande («Droit de cité», 10 décembre 2000) l'a récemment montré. Nous publions l'opinion de l'un de ses participants. Ce n'est certes pas le dernier mot sur la question. Il convient en particulier de poursuivre la réflexion sur le sacerdoce des femmes.

Le célibat, dans la tradition biblique, loin d'être le choix vertueux qu'on imagine parfois, est une anomalie, une *folie*. Il contrevient aux commandements fondamentaux énoncés dans la Genèse : «Dieu les fit homme et femme, les bénit et leur dit : «Soyez féconds !» et «Il n'est pas bon que l'homme soit seul... L'homme s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un.» Le célibat, dès lors, porte atteinte à l'image de Dieu et à l'ordre de la création.

On chercherait en vain dans la Bible des célibataires cités en exemple. Jérémie fait peut-être exception, mais son célibat prophétique est lié à une mission hors normes. En revanche, la symbolique amoureuse et nuptiale traverse tout le Premier Testament comme un fil d'or. La tradition judaïque reprend cet héritage. Pour le Talmud, un célibataire n'est pas vraiment un homme. Un des premiers devoirs religieux est de se marier et de procréer. Ici encore, une exception confirme la règle. Siméon Ben Azzai (II^e siècle) dut se justifier de son célibat devant le tribunal rabbinique. Il invo-

qua... le manque de temps ! «Mon cœur est suspendu à la Torah. Il ne me reste pas de temps pour me marier.»

Avec le Nouveau Testament se produit une révolution. Le célibat devient positif. Mais il demeure *folie* ! Pour s'en convaincre, il faut interroger les Evangiles. Ils témoignent d'une réflexion élaborée avec recul, tandis que les lettres de Paul s'inscrivent dans l'urgence d'un retour du Christ assez proche. Dans cette optique *finale*, les lois de la création sont obsolètes : «Le temps se fait court. Que ceux qui ont une femme vivent comme n'en ayant pas... Car elle passe la figure de ce monde» (1 Co 7,29-31).

Un don de Dieu

Le passage le plus clair est Mt 19,3-12. Après avoir affirmé le mariage indissoluble, Jésus répond à ses disciples, qui sont

* Prêtre et directeur du mensuel *Paroisses Vivantes*.

abasourdis par une telle exigence au point d'envisager le célibat comme une option meilleure. Il leur fait comprendre que le célibat «à cause du Royaume des cieux» est certes possible mais nullement évident ! Jésus n'emploie pas le mot célibataire (*agamos*) utilisé par Paul ; il parle de se «faire eunuque», ce qui évoque une mutilation, une violence infligée à la nature. Il précise : «Tous ne comprennent pas ce langage mais seulement ceux à qui cela est donné.» Le verbe au passif suggère qu'il s'agit d'un don de Dieu, non d'une disposition naturelle ni d'un choix dont l'homme aurait l'initiative. Et Jésus d'ajouter : «Qui peut comprendre, qu'il comprenne !»

Qu'y a-t-il donc à comprendre ? Tout simplement (!) que, avec Jésus, le temps des *réalités ultimes* (le Royaume) est inauguré. Or la sexualité, comme le boire et le manger, fait partie des réalités provisoires, *avant-dernières*, destinées à disparaître par accomplissement plénier de ce qu'elles signifient et préfigurent. Tel est le sens de la controverse avec les Sadducéens (Mt 22,23-33 et parallèles) : «A la résurrection, on ne prend ni femme ni mari.»

Celles et ceux, donc, à qui Dieu confère ce don et cet appel acceptent d'anticiper en ce monde la réalité du Royaume à venir. Ils rendent ainsi témoignage de la puissance de Dieu. Ils quittent tout, y compris femme (ou mari), pour suivre Jésus de façon radicale (Lc 18,29). Ce choix est celui de la vie consacrée, avec ses trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté.

On comprend que l'Eglise souhaite cet idéal à ses prêtres, mais faut-il l'imposer à tous en liant ordination et célibat ? Est-ce même possible, s'agissant d'un libre don de Dieu ? Une telle décision ne cache-t-elle pas une alternative aventureuse ? Ou bien l'Eglise s'estime en mesure d'obliger Dieu à accorder le charisme du célibat à tous ceux qu'elle appelle au presbytérat ; ou bien elle choisit de sélectionner, parmi ceux qui reçoivent de Dieu la vocation au



Solitaire dans le monde ?

ministère, ceux à qui Dieu confère, de surcroît, le don du célibat.

La première hypothèse paraît téméraire. La seconde pose deux questions. Comment, d'abord, justifier pareille sélection, quand les besoins des communautés sont criants ? Aujourd'hui, la clause du besoin joue peu de rôle dans l'appel au ministère presbytéral. Presque tout se passe entre un individu et Dieu, l'Eglise se contentant de vérifier, de nourrir et de confirmer cette vocation. On est loin du temps où le peuple chrétien n'hésitait pas à se donner, par la contrainte (morale s'entend) s'il le fallait, les ministres dont il avait besoin.

Comment, ensuite, vérifier l'existence d'une double vocation - au ministère et au célibat - chez des candidats qui, prioritairement, sont motivés par le premier appel, s'accommodant du second, souvent généreusement, mais non sans illusion peut-être ? Ceux

qui, réellement, ont reçu les deux charismes, ne devraient-ils pas être orientés vers un apostolat au sein d'un institut religieux où la vie communautaire soutiendra leur fidélité, plutôt que de devenir des «solitaires dans le monde», avec les exigences de la vie consacrée mais sans les ressources de celle-ci ?

Quant aux autres, appelés au ministère mais pas au célibat, pourquoi se priver de leurs services, notamment pour célébrer l'eucharistie et rassembler le peuple de Dieu ? En Suisse romande (sans parler de l'Amérique du Sud ou de l'Afrique), plusieurs théologiens laïcs mariés exercent avec compétence une activité pastorale : ils sont déjà des *viri probati*,¹ auxquels ne manque que l'ordination. L'Eglise est libre de la leur conférer.

Prêtres féminins

Tout autrement se pose la question de l'ordination des femmes. Les Evangiles n'en soufflent mot. Quant aux lettres du Nouveau Testament, elles sont trop imprécises ou historiquement datées en ce qui concerne les ministères (évêque ? presbytre ?) et les significations culturelles du rapport homme/femme.

Deux types d'interrogations surgissent. Qu'en est-il des aptitudes des hommes et des femmes au ministère presbytéral ? Que dire du symbolisme masculin/féminin dans le sacrement de l'ordre ? A propos du premier point, peu osent contester que les femmes sont aussi douées que les hommes pour la fonction de prêtre. Par leurs qualités spirituelles, pratiques, relationnelles, leur dévouement, elles surpassent souvent les hommes. Engagées dans les activités catéchétiques, liturgiques et caritatives, elles forment dans nos communautés le *gros des troupes*. De ce point de vue, tout plaide en faveur de leur ordination.

Au plan du symbolisme masculin/féminin - qu'on ne saurait minimiser, s'agissant

de l'ordre sacramentel -, on entend souvent des explications mêlant les théologies du Christ *tête* de l'Eglise, d'une part, et du Christ *époux* de cette même Eglise, d'autre part (cf. *Libre propos*, p. 28). Ces considérations peuvent certes donner du sens à la masculinité de la prêtrise mais ne sauraient la fonder. En effet, la première de ces symboliques n'a aucune connotation sexuée, sauf à prendre à la lettre, comme vérité révélée, les affirmations de la première lettre aux Corinthiens sur l'homme *tête* de la femme. La seconde symbolique, attestée dans la lettre aux Ephésiens, n'y est pas appliquée au ministère mais au mariage. La portée ministérielle du signe de Cana (Jn 2) est loin d'être évidente. En somme, d'après la première symbolique, une femme prêtre représenterait très bien le Christ *tête*. Selon la seconde, elle serait figure sacramentelle de l'Eglise *épouse*, accueillant le don de l'Epoux, afin de le communiquer à tous.

La masculinité de la prêtrise, en réalité, n'est pas fondée sur un argument symbolique mais sur un fait, massif et sans faille, rappelé par Jean Paul II (lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis*, 1994). Le Christ n'a pas choisi de femme parmi les douze, et jamais l'Eglise (catholique ou orthodoxe) n'a ordonné de femme prêtre. Dans le domaine sacramentel, ce fait est quasi unique. Le seul cas similaire est le maintien du pain et du vin comme signes eucharistiques, en dépit de toutes raisons contraires. On comprend que l'Eglise répugne à battre en brèche un tel fait. Le vieil adage judiciaire *Contra factum non valet argumentum* semble ici à sa place.

Certain(e)s objectent que si le Christ n'a choisi que des hommes, c'est qu'il ne pouvait s'écarter des us et préjugés de son temps. Cet argument ne tient pas. Un Jésus socialement conditionné de la sorte n'aurait jamais osé s'en prendre au Temple, chose infiniment plus scandaleuse à l'époque que de choisir des femmes pour représenter la

nouvelle Alliance (Israël avait connu au moins Déborah) ou être témoins de sa résurrection (voir Marie de Magdala).

En quête de sens

Reste à trouver des raisons, au moins de convenance (plutôt que de nécessité), susceptibles de donner sens au fait. La déclaration *Inter insigniores* (1976) de la Congrégation pour la doctrine de la foi n'allègue à ce propos nulle doctrine du Christ *tête* ou *époux*, mais invoque la « ressemblance naturelle qui doit exister entre le Christ [masculin] et son ministre », ressemblance censée manifester que, dans l'eucharistie notamment, c'est le Christ qui agit.

Sans dénier toute valeur à cette explication, sa faiblesse consiste à poser le Seigneur en tant que *anèr/vir* (homme = masculin), plutôt que comme véritable *anthrôpos/ homo* (homme = humain), récapitulant en sa personne aussi bien le masculin que le féminin. Vu ainsi, le Christ est ramené à sa condition terrestre plutôt que reconnu en sa seigneurie glorieuse. Une telle optique n'est guère cohérente avec la perspective de Mt 22,23-33, évoquée plus haut (ni avec Ga 3,28, qui va dans le même sens).

Une autre explication me semble possible, qui peut prêter à sourire mais ne manque pas de fondement biblique et n'encourage pas les dérives du pouvoir et du sexisme. Dans le processus naturel de transmission de la vie, le rôle de la femme est incomparablement plus grand que celui de l'homme, quasi insignifiant. Si le ministère presbytéral est lié à la renaissance en Dieu, à l'enfantement spirituel, ces réalités seraient humainement mieux symbolisées par la femme que par l'homme. Mais, dans la Bible, on voit se développer une autre logique, que Paul appelle *sagesse de la Croix*. Dieu choisit ce qui est « faible, sans naissance, inexistant » (1 Co 1), afin de bien montrer que la puissance qui se déploie dans le ministère vient

de lui et non de nous (2 Co 4). Il choisit David, le plus jeune et faible ; il choisit l'homme, le plus insignifiant.

Une telle symbolique rend compte, me semble-t-il, non seulement de la masculinité de la prêtrise, mais de celle du Christ lui-même, en son abaissement de serviteur. Elle invite les ministres à occuper la même place que Jésus, la dernière. Elle favorise une meilleure distinction entre service de la communauté et pouvoir dans la communauté, ce dernier pouvant être accordé aux femmes bien plus largement qu'aujourd'hui. Pourquoi pas des femmes cardinales ?

Pour autant, je ne serais pas scandalisé si l'Eglise, un jour, prenait la liberté de réviser l'histoire ininterrompue dont elle se réclame à juste titre aujourd'hui. Il faudrait pour cela un contrepois de taille, face à l'importance de la tradition : une impérieuse nécessité, impossible à pallier autrement, ainsi qu'un approfondissement théologique majeur. On ne voit guère qu'un concile ou un synode d'évêques entreprendre un tel discernement, dont rien ne permet de dire aujourd'hui sur quelle décision il déboucherait.

M. S.

¹ Hommes mariés ayant fait la preuve de leurs capacités à assumer leur ministère et dont une partie du clergé souhaiterait l'ordination. L'évocation de l'éventuelle ordination d'hommes mariés dans l'Eglise catholique avait eu lieu en 1971, à Rome, lors du Synode des évêques sur les prêtres. En Suisse, certains évêques se sont prononcés en faveur de l'ordination des *virii probati*. C'est le cas de Mgr Vogel, alors évêque de Bâle, en juin 1994, de Mgr Candolfi, administrateur du même diocèse, de Mgr Brunner, évêque de Sion, qui estimait possible, en juin 1996, l'engagement de *virii probati*, puis, en 1997, de Mgr Koch, évêque de Bâle. Enfin, pour résoudre le problème du manque de prêtres, AD 2000 a notamment proposé « que l'Eglise locale puisse présenter à l'ordination des *virii probati* » (ndlr).

Ethiopie orthodoxe, joyau de l'Afrique chrétienne

par Thierry SCHELLING s.j.,* Genève

De retour d'un séjour à Addis Abeba, et enrichi par deux années passées au nord du pays (Tigray), l'auteur présente cette Eglise orthodoxe méconnue, témoin d'une évangélisation en terre africaine pré-datant l'ère des colonisations, et en proie aux rapides changements sociaux que l'instabilité politique engendre inévitablement. Rencontre avec une mosaïque vivante...

Si l'on vous dit *Ethiopie*, des images de famines, de guerres et... de pas grand chose d'autre peut-être vont vous revenir en mémoire. Et pourtant, si vous saviez...

Les géographes de l'antiquité tergiversent sur la situation exacte du Kouch biblique que se partageraient trois grandes civilisations africaines : la terre de Punt (l'actuelle Somalie), l'ancien royaume nubien de Méroé (littoral du Soudan), la civilisation de Yéha-Aksoum, épice historique de *notre* Ethiopie. Et si la science retrace bien les germes de l'humanité (la mémorable Lucy) le long de la Rift Valley, ce gigantesque sillon traversant la partie orientale du continent africain, tout Ethiopien patriote vous affirmera, littérature à l'appui,¹ que le pays de Kouch n'est autre que *son* Ethiopie, mentionnée dès les premières pages de la Genèse.

Mythologie et histoire nationales s'entremêlent sur cette «terre aux visages brûlés» (traduction du grec *Aitiopia*). Pour les musulmans, le Coran rappelle le bon accueil fait aux premiers disciples de Mohammed par le roi chrétien d'Habesha.² Pour les juifs et les chrétiens, le récit de la Reine de Saba visitant le sage Salomon - rencontre fructueuse puisqu'il «[lui] donna tout ce qu'elle désira», y compris un fils, Ménélik, premier monarque abyssin - expliquerait la présence

des Felashas au nord-ouest du pays ainsi que les nombreux traits judaïsants de la liturgie éthiopienne et des cultures des Hauts Plateaux. L'Arche d'Alliance, dérobée par Ménélik lors d'une visite à son père illustre, ne serait-elle d'ailleurs pas conservée dans l'Eglise-mère de Tsion, à Aksoum, l'«Antioche éthiopienne» ?³ Invisible vestige qui pourtant tisse un lien incontournable avec le monde syro-palestinien, tout comme les langues vernaculaires d'hier (*ge'ez*) ou d'aujourd'hui (*amharique, tigrigna*), cousines de l'arabe et de l'hébreu.

La moitié méridionale du pays ajoute, depuis sa conquête par Ménélik II (1889-1913), la mélodie proprement africaine à cette symphonie : Gambela, Keffa, Sidamo, Gamogoffa... Et c'est cet entrelacement culturel, comme la rencontre de rivières dans un delta, qui compose la République démocratique fédérale de l'Ethiopie.

Un christianisme africain

«Et l'eunuque dit : Voici de l'eau ; qu'est-ce qui m'empêche d'être baptisé ?» (Ac 8,36 b). Près de la moitié des Ethiopiens sont membres de la Yeetiopia Tewahedo Biete

*Jésuite en formation, aumônier de jeunes.



Un pays largement agricole.

Kristian, l'Eglise orthodoxe éthiopienne. Chaperonnée par le patriarcat égyptien, elle en reçut ses cent onze premiers hiérarques et souscrivit à sa théologie «monophysante»⁴ plus par contagion ombilicale (cloisonnement géographique, absence de délégués éthiopiens aux conciles, etc.) et par stratagème politique (Byzance régnait sur le Proche-Orient *manu militari* et hellénisait ses ressortissants étrangers à outrance) que par conviction mûrie.

Semée par l'évangélisation en vagues successives de missionnaires syriens helléno-phones - Frumence en fut le premier *Abouna* ou évêque au IV^e siècle -, la nouvelle foi s'est incarnée dans un contexte noué d'éléments sémites et koushites.⁵ Elle engendra sur le sol africain, autour d'Aksoum, qui resta la métropole religieuse jusqu'à son indépendance canonique d'Alexandrie (1949), un royaume de monarques chrétiens aux capitales mobiles. Depuis, Addis Abeba a vu

cinq patriarches d'origine éthiopienne qui ont eu du mal à se libérer de la tutelle des régimes successifs. Tant la monarchie impériale d'Hailé Sélassié (1930-1974), le marxisme-léninisme du colonel Menghistu (1974-1991) que l'actuelle oligarchie du premier ministre Meles Zenawi se sont assujettis la hiérarchie, souvent par condescendance, toujours par intérêt.

Deux ruptures ont déstabilisé l'Eglise éthiopienne. D'un côté, l'ancien patriarche Markorewos s'est exilé depuis 1992 aux Etats-Unis, d'où il gouverne une partie des fidèles qui lui sont restés loyaux avec l'aide d'un synode restreint d'évêques, eux aussi réfugiés. En d'autres termes, l'Eglise vit un schisme douloureux aux relents d'«ethnisme religieux». D'un autre côté, l'accession à l'indépendance de l'Erythrée, en 1993, a entraîné la rupture de juridiction entre Asmara et Addis Abeba, si bien que depuis 1994, avec la bénédiction des coptes

d'Alexandrie, un patriarcat érythréen indépendant s'est constitué.

Les Eglises érythréenne et éthiopienne sont la plus large communauté du kaléidoscope chrétien oriental, avec près de 40 millions de fidèles. Son clergé est composé des prêtres mariés, reconnaissables à leur turban blanc ; des innombrables moines, parents nourriciers du christianisme éthiopien, confinés pour la plupart dans quelques 800 monastères ; et des discrètes moniales, qui vaquent à l'entretien des myriades d'églises, tout en mendiant leur pain quotidien dans les rues alentour. Une quatrième catégorie ecclésiastique existe uniquement dans cette Eglise : les *debteras*, laïcs entraînés à l'art difficile de l'animation des liturgies par le chant et la danse sacrée, véritables chantres professeurs de la tradition chrétienne nationale et hommes médecins tout à la fois.

En plus des vingt-quatre éparchies dans le pays, des évêques siègent à Jérusalem, à Londres, au Bronx ou à Nairobi, témoignant de la dispersion de la diaspora, signe de troubles au pays. Et l'évêque des Caraïbes rappelle son lien ésotérique avec la communauté rastafarienne.⁶

Une foi devenue culture

Pour entrer dans la richesse de l'Éthiopie chrétienne, la fréquentation et l'étude de sa liturgie sont essentielles. Riche de quatorze anaphores - le canon des Orientaux -, la prière eucharistique allie splendidement les textes d'auteurs byzantins aux litanies provenant de la tradition copte. L'émouvante apogée est peut-être les quarante et un *Egzio meharene Christos*, le *Kyrie eleison en ge'ez*, qui est alterné entre le célébrant et les fidèles et cadencé par leurs prostrations.

Moins monotone que sa matrice égyptienne, le chant religieux, tantôt gai, tantôt solennel, mélange savamment les modulations et superpose simultanément les

prières des célébrants avec les réponses des fidèles. Commencé avant l'aurore par un cycle de danses davidiques accompagnées de sistres et de tambours, l'office se termine quelques heures plus tard... Eloigné des célébrations de Kampala ou de Nairobi, viscéralement orthodoxes, ce rite est une magnifique et fascinante fusion de l'Orient et de l'Afrique.

Mais lorsque la foi est devenue culture, et vice et versa, l'observateur peut faire une expérience ambiguë de la vie d'une Eglise. L'utilisation d'un double calendrier, l'éthiopien - l'ancien calendrier julien - et le grégorien, dérouté peut-être le voyageur non averti. Les fêtes - c'est-à-dire les congés ! - en l'honneur du Christ ou des saints sont démultipliées mensuellement. Les salutations d'usage résonnent du nom de Dieu, *Egziabher*, remercié en réponse à toute question sur la santé des membres de la famille, des affaires, etc. Les cours herbues des églises fourmillent d'orants et autres mendiants, et l'employé de bureau cravaté ou la passante pressée va occasionnellement saluer, même à distance, l'édifice religieux par une légère inflexion des genoux et le triple signe de croix. Des haut-parleurs transmettant les mélodies liturgiques réveillent au petit matin les dormeurs attardés et, dans pratiquement chaque foyer, dans les bidonvilles croissants de la capitale comme dans les maisons de nantis, une image pieuse de Marie ou du Sacré-Cœur de Jésus trône, ici sur l'armoire bancale, là sur le meuble de télévision, ou bien souvent simplement épinglée sur le mur de torchis.

Enclavement mental

De premier abord, l'Eglise est donc présente tant par ses institutions - le siège du patriarcat le rappelle massivement sur la King George Street - que dans l'attitude des fidèles. Cependant, la concentration d'énergie sur la conservation des infrastructures et

le mimétisme culturel étouffent souvent l'aspect prophétique et charismatique d'une communauté ecclésiale. Force est de constater que la catéchèse dispensée aux jeunes intéressés selon une tradition orale pluriséculaire voit son impact pastoral inadapté aux problèmes actuels : les nécessiteux dans les rues d'Addis Abeba sont très jeunes (cf. encadré ci-contre) ; des milliers de soldats congédiés *sine die* errent sans emploi ; le sida progresse. Les solutions que propose l'Eglise sont le jeûne et la prière ! L'enclavement du pays n'est pas seulement géographique, il l'est également du point de vue des mentalités.

La prolifération des sectes pentecôtistes, si elle révèle (et utilise !) la recherche par beaucoup de nouvelles formes d'expression de la foi, renforce la méfiance à l'égard d'une coopération œcuménique avec les autres Eglises présentes dans le pays : expatriés arméniens et grecs orthodoxes, basés dans la capitale et qui ne «missionnent» pas hors de leurs communautés respectives ; luthériens, appelés *Mekane Yesus*, actifs notamment dans le sud du pays ; et les catholiques, une minorité des minorités, conduite depuis juillet 1999 par un lazariste, abuna Berhane-Yesus Demerew Souraphiel, qui redynamise une communauté assoupie pendant vingt-deux ans par le premier cardinal éthiopien Paulos Tzadua.

La conférence épiscopale d'Ethiopie et d'Erythrée est divisée en deux groupes : la moitié nord (cinq éparchies) célébrant en rite ge'ez, une adaptation de la Divine liturgie orthodoxe éthiopienne, et la moitié sud officiant en rite romain (quatre vicariats apostoliques et deux préfectures) et qui relève du dicastère romain pour les missions. Deux dynamiques d'Eglise... Son Ethiopian Catholic Secretariat coordonne les activités pastorales par le clergé local (peu nombreux, avec onze ordinations en vingt ans...) travaillant en tandem avec les congrégations religieuses missionnaires vouées à l'enseignement, au développement

Ombres et lumières...

Avec plus de 60 millions d'habitants - la population, dont la moitié a moins de 20 ans, a doublé depuis 1980 -, sur une superficie équivalente à près de 28 fois la Suisse, l'Ethiopie regroupe quelques 250 langues et dialectes. Près de 45 % des Ethiopiens sont chrétiens orthodoxes, un tiers professe l'islam, et certains groupes appartiennent aux religions africaines traditionnelles. Les protestants, grecs orthodoxes, arméniens et catholiques représentent un petit 4 %. Les Felashas, de religion juive, seraient 10000.

Mais l'Ethiopie, c'est aussi un habitant sur deux qui trime dans l'agriculture (le fameux café arabica) sur une terre estimée à 59 % incultivable (déserts à l'est, escarpements arides des Hauts Plateaux de l'ouest) ; ce sont deux Ethiopiens sur trois sans emploi durable ; 72 % d'enfants non scolarisés par manque d'infrastructure ; et un taux d'analphabétisme de près de 45 %.

social et médical, à la formation du laïc. Comme la pâte dans le levain...

«Connaitre, c'est aimer»

Le dernier conflit absurde entre l'Erythrée et l'Ethiopie a ramené la Corne de l'Afrique à la une des journaux. Au fracas des armes a succédé la joute verbale des deux gouvernements ; cette tension gagne les gens de la rue. Un confrère éthiopien me parlait de son souci d'œuvrer à la fois à la réconciliation entre ethnies et à l'édification d'une société plurilinguistique, multiculturelle et interreligieuse, «un peu comme chez vous, en Suisse !», me confiait-il. C'est peut-être là l'apport propre d'un apostolat missionnaire catholique dans un pays à tradition orthodoxe.

Pour autant que les missionnaires veulent *d'abord* apprendre des Ethiopiens, pourquoi

ne pas envisager un support systématique par le personnel catholique, dûment initié à l'humus contextuel, des réalisations orthodoxes, timides par manque de fonds et de moyens ou bien inexistantes par défaut de connexion externe ? Un professeur enseignant dans *leur* séminaire, un diacre apprenant la liturgie dans *leurs* écoles de chant, afin de s'acculturer et de partager l'universalité du témoignage chrétien en ouvrant au monde ce joyau flamboyant de l'Afrique chrétienne qu'est l'Éthiopie orthodoxe. Osmose lente des diversités à vivre, tout comme les grains pilés du *tef* dont on fait l'*injera*, le pain quotidien des Éthiopiens...

T. Sch.

¹ Rareté sur le continent africain, la civilisation d'Aksoum constitua une littérature écrite en langue ge'ez, formé d'un syllabaire de plus de 200 signes, dès le VIII^e siècle.

² *Ethiopie* en arabe. Une première hégire précédant celle de 622 conduisit des disciples du prophète non loin de l'actuel Nagash, Tigray.

³ Les auteurs d'ouvrages sur l'Orient chrétien omettent (par ignorance, souhaitons-le !) l'existence de ce christianisme éthiopico-érythréen - tout au plus lui attribuent-ils un paragraphe ici ou là, inséré peut-être dans le chapitre sur l'Église copte d'Égypte. Deux ouvrages m'ont déçu à cet égard. Il s'agit de **Jean-Michel Billioud**, *Les Chrétiens d'Orient en France*, Fayard, Paris 1995 (pas une seule mention des Éthiopiens vivant en France) et *Arab and Christian ?* par **Antonie Wessels**, Pharos éd., Kampen 1995 (l'Église éthiopienne est traitée en deux paragraphes).

⁴ Monophysite (en amharique *Tewahedo*) signifie «qui a été mélangé», faisant référence à la fusion indistincte du divin et de l'humain dans la personne du Christ, et est opposé aux déclarations de Chalcédoine prônant le dyophysisme, l'harmonieuse distinction et union des deux natures dans le Christ.

⁵ Nom que portent dans la géographie biblique les habitants d'Égypte méridionale, d'Éthiopie et ceux aussi d'Arabie méridionale (ndlr).

⁶ De Ras Tafari, nom de l'empereur Haïlé Sélassié avant son couronnement. Mouvement mystique, culturel et politique propre aux Noirs de la Jamaïque et des Antilles anglophones (ndlr).

❑ Benoît Lange

Abyssinie. Entre ciel et terre, la route d'Arthur Rimbaud
Editions Olizane, Genève 2000, 144 p.

Bien connu pour ses remarquables photos sur l'Inde, Benoît Lange change nos horizons et nous entraîne sur les traces d'Arthur Rimbaud qui, en 1879, décida de quitter la France, en même temps que l'écriture et la poésie, pour poursuivre sa quête insatiable d'absolu à Harar, dans l'est de l'Abyssinie. Pendant dix ans, il tâtera du commerce, même celui des armes, mais restera toujours insatisfait de sa vie d'errance, jusqu'à ce qu'il lui faille revenir en France pour y mourir.

Le cadre de vie de Rimbaud n'a pas beaucoup changé depuis. Quand on connaît la difficulté de photographier les gens sur les marchés et dans les rues de l'Éthiopie actuelle, on peut imaginer la patience, le travail d'approche, de contact, de mise en confiance qu'il a fallu déployer pour saisir l'éternité de l'instant, le mouvement subtil, la vie du quartier. C'est aussi une autre facette du talent de Benoît Lange qui se révèle ici, dans un texte en harmonie avec les photos. Tout converge pour évoquer «le peuple d'Afrique qui marche sur les routes», le ciel «torturé par des milliers de nuages», la lumière, le vent, le sable, la quête de Rimbaud (dont de nombreux extraits de lettres émaillent le récit) et son «voyage sans fin, passé à rechercher le soleil pour y sécher ses larmes de fatigue et de dépit». Un livre pour s'émerveiller, pour entrer en communion avec l'autre, même s'il habite à des milliers de km, grâce à la magie créatrice d'un photographe !

Marie-Thérèse Bouchardy

Une époque qui n'aime pas le corps !

par Claude PIRON,* Gland

Notre société serait en cours d'érotisation. Est-ce à dire qu'elle vouerait un véritable culte au corps ? Au contraire, elle ne le respecte pas. D'ailleurs, si la sexualité est aujourd'hui omniprésente dans la sphère publique, c'est le plus souvent pour des questions mercantiles. La majorité de la population ne s'en trouve pas affectée, mais certains, comme les adolescents, sont fragiles face à ces appels à une érotisation de plus en plus osée.

Notre société n'aime pas le corps. Notre société n'aime pas le sexe. Quand on aime, on respecte. Respecter, cela veut dire, entre autres choses : traiter l'autre comme un sujet, voir en lui un être qui a ses propres lois, un mode de fonctionnement unique, un potentiel que nul n'a le droit d'exploiter. Celui qui exploite se sert de l'autre à ses propres fins. Il en fait un objet. C'est ce que, de plus en plus, notre société fait avec le corps, le sexe. Elle n'a pas d'égards. Elle utilise. Donc, elle n'aime pas. Elle les exalte, il est vrai, mais ce n'est pas de l'amour.

Si mon corps n'est plus moi mais une chose dont mon Moi se sert pour me faire admirer ou pour attirer et séduire, je ne l'aime pas. Au lieu de le guider dans son développement avec compréhension et amour, comme on le fait pour un enfant aimé, on le force, on lui impose toutes sortes de contraintes sans se demander si elles lui conviennent, on le soumet à des régimes alimentaires ou sportifs qui ne respectent pas sa nature, ou on le bourre de stimulants pour prolonger un fonctionnement nerveux à un moment où, à juste titre, il demande à s'assoupir.

Loin d'être moi, d'être ma personne dans sa manifestation physique, mon corps

devient une arme dans ma vie relationnelle, y compris - dans le cas particulier de la vanité ou du narcissisme - ma vie relationnelle avec moi-même, avec toute sa gamme de sentiments, qui vont de l'auto-admiration complaisante à l'angoisse devant la moindre imperfection, le premier signe de vieillissement.

On peut voir dans cette difficulté à assumer son corps un refus, largement inconscient, de l'incarnation. Je ne veux pas que mon corps soit moi, moi incarné. Je veux qu'il m'obéisse. On a souvent présenté ceux qui se laissent aller aux abus alimentaires, au tabac, à l'alcool, à la drogue ou au «n'importe quoi» sexuel comme esclaves de leur corps. Erreur. Dans tous ces cas, comme dans les cas d'abus de musculation ou de régimes amaigrissants, le corps n'est pas respecté dans sa nature. C'est le Moi qui, pour jouir, oublier ou se doter d'une image répondant à des exigences irréalistes, exploite l'organisme et son immense potentiel d'adaptation sans tenir compte de ses propres besoins. L'indigestion comme la gueule de bois, au même titre que l'évanouissement provoqué par le manque de

*L'auteur est psychologue.

nourriture ou l'érection qui refuse de venir, sont des expressions de révolte d'un corps qui se sent non aimé, non respecté dans ses particularités individuelles.

N'est-il pas curieux que tant de gens se plaignent d'être mal dans leur peau, alors qu'ils n'y sont plus, dans leur peau ? Ils s'en sont séparés pour devenir des entités purement mentales, faites d'exigences ou de déceptions, réfugiées dans quelque sommet virtuel du haut duquel ils regardent leur réalité physique comme on regarde un chien.

Sexe et argent

A vrai dire, cela n'a rien d'étonnant car d'innombrables forces, dans notre société, conspirent pour transmettre à tous ce type de relation au corps. Leur mobile est pratiquement toujours l'argent. Leur arme principale est l'image : affiches, magazines, livres, télévision ou cassettes vidéo. Sans doute une législation de plus en plus tolérante à l'égard de ce qui était considéré comme pornographique a-t-elle contribué à cette évolution. L'absence de holà encourage à aller toujours plus loin, car ce qui a été admis ne tarde pas à devenir normal, donc banal et sans intérêt. Ainsi a-t-on vu cet automne *Marie-Claire*, naguère encore un magazine de mères de famille, promouvoir la réhabilitation de la sodomie, et un journal local aussi «gentillet» que *La Côte* publier sous la rubrique *Conseil - Surfer* un titre qui force le regard de quiconque feuillette le journal : *Toutes les positions du Kama-Sutra enfin révélées*. Et l'article de donner l'adresse Internet du site qui permettra au lecteur de tout savoir sur le sujet.

Le sexe a toujours été mis au service de l'argent : la prostitution est, dit-on, le plus vieux métier du monde. A ce niveau-là, il s'agit du sexe pour le sexe. Depuis un certain nombre de décennies, par contre, c'est

le sexe pour la voiture, pour la machine à laver, pour le voyage exotique. Au début, il s'agissait simplement d'une jolie femme au sourire engageant. C'était la version moderne du charme qu'ont de tout temps déployé les vendeuses avisées du marché du bourg. Le visage souriant a, petit à petit, fait place à un corps habillé bien proportionné, aux rondeurs alléchantes. Par la suite, la vie sociale s'est déroulée comme un strip-tease : le corps s'est de plus en plus dévêtu. Au moment où j'écris ces lignes, les rues de Genève sont ornées d'affiches présentant une fille si jolie et si peu vêtue, dans une pose si voluptueuse, qu'elle pourrait faire concurrence au Viagra. C'est pour un magasin de prêt-à-porter qu'elle s'exhibe.

Ce qui est frappant, dans l'évolution de l'érotisme, c'est son omniprésence. Il fut un temps où les kiosques de gare offraient quelques magazines osés dans un recoin choisi tout exprès pour les dissimuler à la vue du grand nombre. Seuls les amateurs, furtifs, osaient s'y rendre. Aujourd'hui le classement contient un secteur *Presse masculine* où des corps aguichants, tant masculins que féminins, s'étalent avec complaisance. Des couvertures à peine moins osées s'exhibent dans d'autres secteurs, comme sous *Sports* et *Musique*. Les magazines pour jeunes ne sont pas en reste. Tel ce numéro de *20 ans* qui, au travers d'un corps de jeune fille au mince bikini, titre *Etes vous bonne ?* (pour l'homme) et *Sexe : le parcours idéal*. Le lecteur intrigué au point d'ouvrir le magazine (ou l'auteur qui, sollicité par **choisir**, mène son enquête) constate qu'on y propose cent questions «implacables et définitives» permettant aux lectrices de calculer leur «quotient érotique»...

Est-ce pour sortir du banal que les images que diffusent la publicité et les magazines exploitent de plus en plus l'attrait, réel ou imaginaire, des sexualités qui s'écartent de la norme ? Il y a longtemps déjà que les hommes sont censés être excités par le

lesbianisme agi, mais l'érotisme homosexuel masculin est aujourd'hui aussi à la mode. Une marque de jus de fruit a commandité un film publicitaire où un militaire américain joue le rôle d'une *folle*. C'était impensable il y a quelques années à peine. L'activité sexuelle collective fait, elle aussi, l'objet d'une promotion publicitaire dans les magazines, comme dans celui qui propose *Un petit guide de l'orgie*. Quant à *Max*, il porte à ses sommaires des articles intitulés *Dernier tabou : la sodomie*, ou *L'exhibitionnisme*.

Une des causes de l'érotisation ambiante réside dans l'importance du marché que représente le public jeune. Or la jeunesse a une énorme soif de liberté, et la preuve de la liberté, c'est la transgression. Il faut donc progresser dans le sens d'un mépris des interdits traditionnels. Les enjeux financiers sont si importants que nul ne semble se poser la question de savoir quel impact cette fuite en avant vers la représentation d'une sexualité de plus en plus osée peut avoir sur la population.

En a-t-elle un ? Il faudrait, pour donner à cette question une réponse objective, une vaste enquête dont la mise au point serait délicate. Il semble qu'une partie non négligeable de la population soit immune à l'égard des assauts de l'érotisation. Nombreuses sont les personnes qui ne les remarquent pas ou qui, les ayant remarqués, s'en éloignent avec un haussement d'épaules.

Il existe cependant un segment de population plus fragile, à qui cette tendance ne fait aucun bien. Par exemple cet homme, habitant un village vaudois, qui n'ose plus se rendre en ville parce qu'il y voit trop d'images d'hommes à peu près nus. Bien sûr, il s'agit d'un cas pathologique, avec probablement à la base un traumatisme ancien d'ordre sexuel, mais il est de fait qu'il y a quelques dizaines d'années il se serait senti moins agressé. La collègue qui, dans le cadre d'une supervision, m'expose ce cas, illustre bien ce qui vient d'être dit sur l'im-

munité de certains. Il a fallu que cet homme lui parle de son angoisse obsessionnelle pour qu'elle remarque à quel point ces images étaient fréquentes et suggestives.

Risques pour les ados

C'est surtout sur les adolescents que l'influence de cette ambiance risque d'être la plus nocive. C'est un âge où, chez beaucoup, l'orientation sexuelle n'est pas définie. Une mise en valeur positive de modèles homosexuels peut fixer dans ce type de sexualité un instinct qui, sans cela, aurait naturellement dépassé la phase ambiguë. A cet âge, en effet, une certaine activité homosexuelle relève surtout de la curiosité ou représente une solution de compromis entre des poussées instinctives d'une énorme puissance et la peur de l'altérité que manifeste le corps de l'autre sexe.

L'adolescence est un âge où la pulsion sexuelle est très forte, surtout chez le garçon. Elle n'a pas besoin d'être intensifiée à tous les coins de rue. Pour s'épanouir de façon heureuse, elle doit laisser place au mystère, incompatible avec l'exhibition omniprésente de corps dévêtus mis en valeur dans un sens érotique, de même qu'elle doit faire sa place au sentiment, toujours ignoré dans des messages visuels qui suggèrent que ce qui compte, c'est le corps, c'est le sexe, et eux seuls.

La publicité tristement explicite et vulgaire des réseaux de prostitution que propagent des journaux tous ménages amène l'adolescent à voir dans la sexualité un domaine d'activité animale, ramenée à une décharge sans romantisme ni tendresse. Si les annonces contacts de certains hebdomadaires sont d'un niveau supérieur, bon nombre d'entre eux transmettent tout de même un message analogue. Mais c'est surtout par Internet que peut passer une érotisation de la société présentant les choses comme si la sexua-



L'adolescence, un âge ouvert sur le mystère.

lité était dépourvue de dimension psychologique. Les jeunes sont extrêmement à l'aise dans le maniement de l'ordinateur et l'accès à la Toile. Or il suffit de taper deux mots bien choisis dans la case appropriée d'un moteur de recherche pour se voir offrir des dizaines de sites montrant aussi bien des hommes à l'érection impressionnante que des filles réduites à un animal sexuel, pour ne rien dire de l'offre sado-masochiste. Ici aussi, le moteur de l'érotisation est l'argent, puisque la plupart de ces sites présentent ce qu'il faut pour allécher mais réservent ce qui «vaut vraiment la peine» aux clients qui acceptent un débit sur leur carte de crédit.

La facilité avec laquelle on peut voir un film porno sur l'écran de son ordinateur a, sur certains, un effet dévastateur. Si beaucoup se lassent assez vite de ces exhibitions

sans grand intérêt, un certain pourcentage reste accroché. Ces personnes s'en veulent de se brancher sur pareils spectacles, constatent que l'excitation physique initiale ne se produit plus au bout de x fois, mais ne peuvent s'empêcher d'y revenir, sans pourtant en tirer le moindre plaisir. De même que l'alcoolique ne sent plus le goût du vin, de même elles n'éprouvent plus le moindre titillement en s'adonnant à leur voyeurisme ; hélas, la compulsion est plus forte que leur volonté et que leur *vrai* instinct sexuel. La solitude, la difficulté à établir un rapport harmonieux fondé sur des sentiments de bon aloi avec un partenaire expliquent cet engouement pour le voyeurisme électronique, mais il s'agit d'un cercle vicieux : ce n'est pas en prenant l'habitude de se masturber devant son écran qu'on va découvrir les merveilles de la relation humaine épanouissante.

La tendance à l'érotisation va-t-elle durer ? Il n'est pas exclu qu'elle comporte elle-même ses limites. Son efficacité dans la publicité vient de la rigidité des anciens tabous. Lorsque la transgression devient banale, elle perd l'essentiel de son attrait. Et lorsque trop, c'est trop, l'être humain réagit. La saturation commencerait-elle ? Toujours est-il que sur l'une des affiches aguicheuses mentionnée plus haut, un faiseur de graffiti, plus porté sur l'audace que sur l'orthographe - mais quelle est son origine ? - a écrit en gros caractères noirs : «phantasme commerciale». Son affirmation rageuse barrant ce corps parfait fait l'effet d'un viol. Mais n'est-elle pas une réaction pleine de santé ?

Il semble qu'un début de mutation se produise avec le passage par l'humour, comme dans cette publicité pour une eau minérale montrant un homme nu, souriant, se couvrant le sexe des mains et disant «pour éliminer, vous avez l'essentiel». Le passage du cru à l'humoristique est le passage du Ça au Moi, du bestial à l'humain. S'il se confirme, il tirera peut-être la société de l'obsession sexuelle où elle semble s'enliser.

Et puis, relativisons. Les messages érotiques ne sont que des messages parmi d'autres. Il y a dans notre société de plus en plus d'intérêt pour l'art de la communication, les sentiments, le fonctionnement du psychisme, la recherche spirituelle. La réduction de l'être humain au corps n'est le fait que d'une partie de la société et d'une partie de l'individu. Il y a, parallèlement, de salutaires prises de conscience. L'adolescent d'aujourd'hui est confronté à une étrange combinaison d'excitation et de banalisation que les générations précédentes n'ont pas connues, mais il a infiniment plus de possibilités de trouver l'interlocuteur qui lui offrira une écoute authentique, l'aidera à voir clair, le traitera en partenaire réel, sans moralisation ni abus d'autorité, et lui donnera le sentiment d'être compris. Il peut aussi trouver des alliés utiles dans toutes sortes de publications propres à le faire pro-

gresser sur le chemin de la vérité et de l'estime de soi, avec une vision saine de la sexualité et de sa place dans l'être humain total, qui est aussi âme et esprit. Ici également, Internet joue son rôle, un rôle tout à fait positif, en favorisant recherches et découvertes.

Renforcer le Moi

Que faire, face à cette érotisation croissante ? Il est peu probable que la répression soit efficace. Il vaut mieux, comme disent les homéopathes, «renforcer le terrain». Plus le jeune aura un Moi fort, plus il aura une attitude saine. L'érotisation est allèchement, tentation, sirène. C'est la force psychique qui doit entrer en jeu pour mettre entre le jeune et ces sirènes la barrière qui assurera un comportement sain. Or la force psychique vient de l'ambiance du milieu, en particulier des sentiments qu'il véhicule. S'il y a chez les parents respect, vérité, chaleur humaine, humilité, les enfants verront augmenter leurs chances de se doter de la force psychique souhaitable.

Cependant Dieu nous a fait libres. On peut offrir au jeune l'ambiance qui lui convient, on ne peut pas faire l'entraînement à sa place. Et la part d'entraînement est importante dans la force du Moi. Il faut s'entraîner à assumer la frustration, à résister aux sollicitations, à mobiliser son énergie plutôt que de céder à l'attraction de la solution de facilité. La force morale croît comme un muscle, comme la force et la souplesse physiques : on la développe en l'exerçant. Les parents peuvent expliquer cela à leurs enfants, les aider en en discutant, mais ils ne peuvent faire à leur place les choix quotidiens qui détermineront leur existence. C'est parfois angoissant. Mais cette liberté, qui rend chacun responsable de sa vie, est le fondement de notre dignité.

C. P.

Climat : la Suisse dans la tourmente

par Maroussia CALDERARI,* Genève

La Terre a connu de multiples phases de réchauffement et de refroidissement au cours du temps. Actuellement, nous sommes dans une période où notre planète se réchauffe incontestablement. La Suisse est d'ailleurs l'une des régions du monde où l'augmentation de la température moyenne est parmi les plus fortes (phénomène plus important sous nos latitudes). D'où proviennent ces changements ? Quelles en seront les conséquences et comment s'y préparer ? Etat des lieux.

A lors que la température moyenne du globe a augmenté de 0,7°C depuis 1900, celle de la Suisse s'est accrue de 1,5°C. Par contraste, il est cependant très probable que, dans quelques milliers d'années, notre plateau suisse se retrouve sous quelques 300 mètres de glaces ! Selon Martine Rebetez, de l'Institut fédéral de recherches sur la forêt, la neige et le paysage, «jamais le réchauffement n'a été aussi rapide». En effet, il faut remonter à 40000 ans pour retrouver la trace d'une brusque augmentation des températures. Et d'ajouter : «La hausse des températures envisagée pourrait atteindre 3°C et il est possible que la Suisse connaisse une augmentation du double.»

Actuellement, les températures hivernales, ainsi que celles des mois de juillet et août, ont augmenté dans notre pays. Par contre, celles d'avril à juin sont restées stables, voire sont en baisse. Les températures nocturnes ont également changé ; il y a ainsi moins de gel (phénomène peut-être dû à la présence d'aérosols industriels dans l'air). En ce qui concerne les précipitations, celles-ci ne devraient pas énormément évoluer du point de vue du total annuel. Par

contre, les ouragans, les pluies diluviennes et les sécheresses devront se multiplier.

Peut-on affirmer cependant que le réchauffement climatique est lié à l'augmentation des gaz à effet de serre (GES) ? Selon Urs Neu, collaborateur scientifique à Proclim, forum sur le climat et le changement global, «il est difficile de dire exactement quelle part est due à l'augmentation de l'effet de serre, même si on suppose que, depuis les années 1960-1970, leur influence a augmenté. L'évaluation oscille entre 30 et 70 %.» En ce qui concerne la part de l'intervention humaine dans l'augmentation de l'effet de serre, toujours selon Urs Neu, «c'est en se basant sur la concentration en CO₂ dans l'atmosphère qu'on peut tenter une évaluation», puisqu'il est l'un des principaux GES. Or, depuis le début de l'industrialisation, la

* L'auteur de cet article est ingénieure en gestion de la nature. Elle travaille à Ecosys® SA, une entreprise fondée en 1988, qui réalise des études en économie appliquée et environnementale tant en Suisse qu'à l'étranger. L'une de ses spécialisations est l'évaluation économique des biens et services d'environnement.

concentration de CO₂ est passée de 280 parties par million (ppm) à 360 ppm.

Pourvoyeur de vie

Qu'est-ce que l'effet de serre ? La plus grande partie du rayonnement solaire traverse directement l'atmosphère pour réchauffer la surface du globe. Une partie du rayonnement est absorbée par la Terre et les océans qui, à leur tour, renvoient de la chaleur.

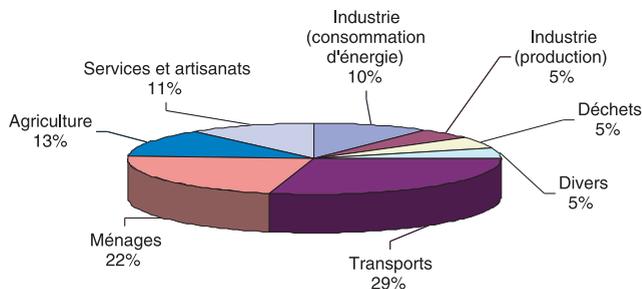
Dans l'atmosphère, plusieurs gaz, dits à effet de serre, absorbent les rayons infrarouges puis les renvoient à la Terre. Ceci permet de chauffer la partie basse de l'atmosphère ainsi que la surface du globe. Sans l'effet de serre, la température moyenne, qui est de 15°C, serait de -18°C ; par conséquent, il n'y aurait pas de vie sur la Terre.

Il existe plusieurs GES. Le plus important en quantité est la vapeur d'eau, naturellement dégagée dans notre atmosphère par le mécanisme d'évaporation. Viennent ensuite les autres gaz, eux aussi présents à l'état naturel mais dont la teneur est renforcée par les activités humaines. Parmi ceux-ci, le CO₂ (concentration dans l'air accrue par la combustion des énergies fossiles comme le pétrole ou le charbon), le CH₄, le N₂O (protoxyde d'azote). Mais il y a aussi les gaz qui ont été créés par les activités industrielles, comme les CFC (chlorofluorocarbures), les HFC (hydrofluorocarbures) et les PFC (perfluorocarbures).

Grâce à l'analyse des micro bulles d'air contenues dans les glaces polaires et prélevées par carottage, on sait que la concentration des GES a beaucoup augmenté depuis le milieu du XX^e siècle (début de la révolution industrielle). La quantité de CO₂ aurait augmenté d'un tiers (utilisation d'énergies fossiles), celle de CH₄ aurait

Principales sources d'émissions de gaz à effet de serre (CO₂, CH₄, N₂O) en Suisse

(Source: OFEFP, 1997)



doublé (extraction du gaz naturel, évaporations diverses, flatulences du bétail) tandis que la quantité de NO aurait progressé de 15 % (utilisation d'engrais azotés).

Parmi les gaz de nature artificielle, les CFC sont les plus puissants (leur durée de vie est de plus de cent ans). Une molécule de CFC vaut 2000 molécules de CO₂. Ces molécules induisent non seulement une action chimique en détruisant la couche qui nous protège des UV, mais aussi une action thermique en contribuant à l'effet de serre. Aujourd'hui, l'homme émet environ 7 milliards de tonnes de CO₂ par an, dont 3 milliards sont réabsorbés par le système (océans, végétation). D'après Martin Beniston, directeur de l'Institut de géographie de l'Université de Fribourg, «si l'on voulait rééquilibrer le système, il faudrait enlever les 4 milliards restant. Ce qui représente 60 % de réduction. C'est totalement illusoire !» En Suisse, chaque personne produit 6,6 tonnes de CO₂ par an (selon l'Office fédéral de l'environnement, des forêts et des paysages), une quantité qu'il faudrait au moins réduire à 2 tonnes. Ce sont les transports (de marchandises ou de personnes) et les ménages (avec le chauffage de l'eau et des appartements) qui utilisent le plus d'énergies fossiles (voir le graphique ci-dessus).

Les incidences des changements climatiques en Suisse seront directes et indirectes. Les végétaux, la forêt et l'agriculture seront bien évidemment concernés par ces phénomènes. Depuis une dizaine d'années, on constate que dans certaines forêts du Tessin de plus en plus d'espèces tropicales ou semi-tropicales survivent (elles avaient été importées pour orner les jardins). Ce phénomène est dû aux périodes de gel moins longues et moins fréquentes qu'il y a vingt ou trente ans. Autre exemple, en raison des conditions trop chaudes ou trop sèches, la Vallée du Rhône pourrait se retrouver sous un climat de steppe, entraînant la disparition des forêts. Pour Pierre Hainard, professeur de biobotanique à l'Université de Lausanne, le réchauffement serait même une excellente chose pour les végétaux, et donc pour l'agriculture.

Autres incidences directes des changements climatiques : le risque accru d'avalanches, la fonte du pergélisol, surtout lors de fortes précipitations (ayant pour conséquence dans le massif alpin des glissements de terrain), l'augmentation de laves torrentielles et de glissements de terrain, le recul des glaciers (les scientifiques prévoient que si la température augmente de 2°C, les trois-quarts des glaciers auront diminué en 2060), les problèmes d'approvisionnement en eau des barrages (grâce à la fonte des glaciers, les grands barrages devraient profiter pendant environ quarante ans d'une grande quantité d'eau, puis connaître de sérieuses difficultés d'approvisionnement), la consommation d'énergie, les impacts sur le tourisme (par exemple le ski).

En ce qui concerne les incidences indirectes, on peut penser à des catastrophes naturelles dans d'autres pays (comme la montée des eaux aux Maldives, qui aurait pour conséquence la perte totale ou en grande majorité de ses terres émergées). Ou encore à de fortes migrations des populations les plus sensibles aux condi-

tions météorologiques : ces populations iraient se réfugier à l'intérieur des terres pour lutter contre la diminution de l'approvisionnement en eau ou pour échapper à la montée du niveau de la mer (conséquence de la dilatation thermique des océans) et à la salinisation des estuaires, ou encore pour faire face à des problèmes démographiques.

Il y aurait aussi des conflits régionaux et/ou internationaux : par exemple, les populations les plus exposées aux aléas météorologiques (actuellement près de deux tiers des habitants de la planète vivent sur ou à proximité des côtes), en cherchant refuge à l'intérieur des terres, engendreront des problèmes de grandes concentrations humaines et donc inévitablement des sources de conflits régionaux.

Assurances et nouveaux risques

Enfin, le problème des assurances et des réassurances ne doit pas être omis lorsqu'on s'intéresse aux conséquences possibles des changements climatiques en Suisse. En général très discrètes, les compagnies d'assurances tirent aujourd'hui la sonnette d'alarme et exposent l'ampleur des dégâts. Rien que dans les pays industrialisés, elles ont déboursé 400 milliards de dollars durant la dernière décennie (*Le Temps*, 23.11.2000).

Prenons le cas de l'Angleterre. Des millions de Britanniques vivent dans des plaines inondables, près des rivières ou des côtes. Pour beaucoup d'entre eux, assurer leurs biens devient un réel problème. Selon certains experts, dans les zones les plus affectées, le prix de l'immobilier pourrait chuter de 25 %. Certains biens deviendraient invendables, dans le sens où aucun assureur et aucun organisme hypothécaire n'accepterait de s'engager.

Une étude, commandée par le Ministère de l'agriculture, avait conclu (il y a déjà six

mois) que les montants destinés à la protection contre les inondations, d'environ 200 millions de livres par an, devraient monter à 300 et même 340 millions. Sinon, les dégâts de ce type passeraient d'une moyenne de 600 millions à 1,8 milliard de livres par an. L'étude dit encore que 10 % de la population et 12 % des terres arables anglaises sont susceptibles d'être touchées par ce problème, ce qui représente plus de 200 milliards de biens immobiliers, et des terres pour plus de sept milliards. Si aucune mesure n'avait jamais été prise, les inondations coûteraient presque trois milliards de livres par an en dommages variés.

En Suisse, nous avons un système quasi unique qui évite les risques «d'inassurabilité» aux bâtiments. Dans dix-neuf cantons (correspondant à plus de 80 % de bâtiments), les Etablissements cantonaux d'assurance incendie ont rendu obligatoire l'assurance contre les dégâts naturels. La collecte des primes, une gestion modeste et efficace, une philosophie axée sur la prévention et un fonds de réserve de 500 millions de francs assurent l'absence de sélection et permettent d'affronter plus paisiblement les changements climatiques. Il n'y a pas de sous-assurance du fait du principe de la valeur à neuf et de l'indexation automatique des montants assurés.

Dans les autres cantons, les assureurs privés fournissent également de bonnes couvertures d'assurance grâce à un double mécanisme de solidarité : celui des assurés entre eux, mais aussi celui des assureurs qui se sont associés et se répartissent le montant éventuel des dommages en fonction de leurs parts de marché dans la région.

En ce qui concerne les assurances ménages de notre pays, ces dernières revoient également leurs conditions. Par exemple, les assurances Generali ont inclus, dès le 1^{er} janvier 2001, et cela sans modification des primes, les risques liés aux séismes

dans le cadre de l'assurance ménage. Generali fait œuvre de pionnier en la matière.

La Suisse dans trente ans

Les conséquences d'un réchauffement climatique en Suisse font l'objet d'un programme national de recherche scientifique. Les chercheurs tentent de dessiner le visage de la Suisse en 2030 sur la base de deux scénarios : le réchauffement de la température moyenne de la Terre de 0,8°C ou de 4,4°C d'ici à 2100. Les conclusions sont les suivantes.

Tout d'abord, pour le paysage : la limite de la forêt s'élèvera de 50 à 500 mètres au-dessus de son niveau actuel ; les forêts se retireront des zones sèches, surtout en Valais ; 20 à 75 % des glaciers alpins disparaîtront ; de 1200 mètres, la limite de la neige passera à 1300 ou même 1600 mètres d'altitude et il ne se formera que rarement de manteaux neigeux au-dessous de 1200 mètres. Ensuite, en ce qui concerne les catastrophes naturelles : le régime hivernal des cours d'eau alpins ira en s'accroissant et les crues soudaines deviendront plus fréquentes ; le risque de coulées torrentielles augmentera et atteindra des zones épargnées jusqu'ici.

Enfin, pour ce qui relève de l'économie : les catastrophes naturelles ponctuelles n'auront pas une incidence économique dominante ; le tourisme hivernal souffrira de l'élévation de la limite de la neige (le Jura et les Préalpes perdront plus de 2 milliards de francs chaque année du point de vue économique) ; les bénéfices d'un réchauffement (tourisme d'été, baisse des frais de chauffage) seront modestes, environ 140 millions de francs par an ; le handicap des régions de montagne ira en augmentant et l'économie sera touchée de façon indirecte par les conséquences internationales du réchauffement.



Vevey, 1999.

Que peut-on réellement faire pour lutter contre les changements climatiques ? Deux points sont primordiaux. Premièrement, il faut absolument diminuer les émissions de gaz à effet de serre. Pour cela, des actions doivent être entreprises au niveau international (par exemple, application du Protocole de Kyoto du 10 décembre 1997 qui prévoit la réduction des émissions de GES). Le taux moyen de réduction consenti pour les principaux pays industrialisés pour la période 2008-2012 est de - 5,2 % des émissions par rapport à leur niveau de 1990. L'objectif de la Suisse, de même que celui de l'Union européenne, est la réduction des émissions de gaz à effet de serre de 8 % en moyenne sur la période 2008-2012, pour les ramener ensuite à un niveau de 92 % par rapport à 1990). Mais il faut également que des innovations techniques apparaissent et que les comportements individuels se modifient.

Deuxièmement, il faut prévenir les conséquences du réchauffement climatique et cela non seulement au niveau suisse mais également au niveau international. Cependant, les effets cumulés de tous les changements climatiques ne sont pas encore totalement connus. Certes, l'homme pourra sans doute s'adapter à des changements climatiques progressifs, mais pourra-t-il le faire face à des changements plus brusques ?

M. C.

Pour en savoir plus :

Fritz Gassmann, *L'effet de serre, Modèles et réalités. Réflexions d'un physicien sur l'évolution du climat*. Georg, Genève 1996, 142 p. (cf. **choisir** n° 457, janvier 1998, p. 42).

Ministère sacerdotal

Les théologiens qui suivent l'enseignement de Jean Paul II et de la tradition ecclésiale, qui réserve aux hommes le ministère sacerdotal, recourent souvent au symbolisme nuptial pour montrer l'enracinement de cette doctrine dans la Révélation. Or une lectrice de **choisir** (n° 490, octobre 2000, p. 28) cite le Père Duquoc : «L'Eglise défendrait une symbolique anthropologique désuète». L'Ecriture Sainte serait-elle tellement démodée qu'elle ne serait plus une norme pour notre foi ?

L'Eglise reçoit plusieurs titres : *Peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple de l'Esprit, Epouse du Christ*. Parmi ces appellations, y en a-t-il une qui serait la plus adaptée pour répondre à cette question : la femme peut-elle aussi bien que l'homme recevoir le sacrement de l'Ordre ? Evidemment oui, c'est la dernière : l'Eglise est l'Epouse du Christ. En effet, la comparaison nuptiale évoque nécessairement un époux et une épouse. Or, c'est une évidence, seul l'homme est apte à être époux et seule la femme à être épouse.

Survient la question décisive : quel est le fruit principal de l'ordination presbytérale ? D'après l'enseignement ecclésial, ce sacrement accorde à un baptisé le don d'être le représentant du Christ. La femme, d'après le symbolisme biblique, figure l'Eglise. Comme dans tout sacrement, le signe doit correspondre au don accordé : la femme n'est pas apte à recevoir l'ordination car elle ne signifie pas le Christ, mais l'Eglise. Il ne faut pas que le symbolisme biblique soit perturbé. Car, redisons-le, le baptisé auquel l'évêque impose les mains et qui prononce la prière consécatoire n'est pas d'abord le ministre de l'Eglise, mais celui du Christ.

D'ailleurs, dans la célébration eucharistique, c'est au nom du Christ que le président prononce ces mots : «Ceci est mon corps livré pour vous». Le mot «corps» ne signifie pas le corps mystique qui est l'Eglise, mais le corps personnel de Jésus, mort et ressuscité pour nous. Cependant, dans la réception de l'eucharistie, les femmes peuvent rencontrer le Christ avec plus d'amour que les hommes. Et par rapport à l'entrée dans le Royaume, c'est bien là l'essentiel.

Chanoine Georges Bavaud
Villars-sur-Glâne

ANIMATION BIBLIQUE ŒCUMÉNIQUE ROMANDE

Avec Rembrandt sur le chemin d'Emmaüs

Session «Bible et iconographie»,
les 1 et 2 mars 2001,
**au Foyer franciscain
de Saint-Maurice**

Organisation :
*Centre catholique romand de
formation permanente
et Evangile et culture*

Renseignements et inscriptions :

Evangile et culture, 7 ch. des Cèdres,
1004 Lausanne, ☎ 021/646 37 23.

Histoire de paroles

par Valérie BORY, journaliste, Lausanne

Les Paravents de Jean Genêt *

La Cadence de Simone Weil **

Trois versions de la vie de Yasmina Reza ***

La parole qui libère, c'est celle de Jean Genêt, qui met la poésie dans la bouche des gueux. La parole chez Simone Weil, engagée et mystique, est du côté de l'essence de l'être opprimé. La parole qui dévoile, ce sont les femmes dans le couple, chez Yasmina Reza, qui se sert de la comédie.

Genêt, enfant de l'assistance, voyou, homosexuel, apparaît comme un éclair dans les lettres françaises au milieu des années quarante. Romans d'abord, puis pièces, résonnent de sa langue drue et poétique. Montée en 1966 à Paris, *Les Paravents* fit scandale à cause de son prétendu antipatriotisme. Une accusation des plus stupides. Aujourd'hui, la pièce provoque encore la polémique, mais pour d'autres raisons. Une partie des spectateurs, à Genève où la pièce a été créée en novembre 2000, quittaient la représentation. En effet, construite comme une mosaïque, la pièce ne raconte pas une histoire de manière linéaire. Certains ont en sans doute été décontenancés.

Les tribulations de la famille de Saïd sont vues à travers de courtes scènes qui ne donnent chacune qu'un éclairage de la réalité. Cette famille de gueux magnifiques, prise entre les colons, les légionnaires français et les prostituées algériennes, réduite à sa seule survie, ne possédant rien et pouvant encore rire de sa condition, est une métaphore de l'humain. Comme sont humains aussi, à travers leurs obsessions et leurs fai-

blesse, les soldats et les pieds-noirs, car il n'y a pas de bons ni de méchants dans ce monde où l'innocence guide les pauvres. Il y a des personnages qu'on accepte de suivre dans leur errance quotidienne.

Ceux qui s'attendent à une pièce politique découvrent le burlesque déjanté de Genêt et les pulsions dionysiaques de ses anti-héros. Les prostituées sont vêtues comme des reines de Saba, on crie, on gesticule et on se retrouve tous de l'autre côté, du côté de la mort, par-delà le mur blanc comme un linceul. «Et c'est pour ça qu'on fait tant d'histoire?», s'écrient les nouveaux trépassés. Puis ils continuent de faire la fête à la vie.

Dix-sept tableaux construisent cette fresque. Le spectateur doit avoir la patience de se laisser porter par ce qu'il voit sans interroger d'emblée le pourquoi et le comment. *Les Paravents*, c'est un grand poème dont le titre est une métaphore de ce qui est caché, non dit - la trop grande misère qu'on ne veut pas voir. L'intelligence poétique de Genêt rend aux plus humbles comme aux soldats, non maîtres de leur destinée, leur parcelle d'humanité.

* Les 14, 15 et 16 février à Valenciennes (Le Phénix), les 8, 9 et 10 mars, à Mulhouse (La Filature).

** Au Centre culturel de Neuchâtel, les 1 et 2 mai.

*** Dès le 6 février, à Paris (Théâtre de l'Atelier), et du 13 mars au 8 avril, à Lausanne-Malley (Théâtre Kléber-Méleau).

La cadence qui tue

Autre parole au service des humbles, celle de Simone Weil, que les lecteurs de **choisir** ont pu redécouvrir en septembre passé (n° 489, pp. 33-36). Le metteur en scène Jacques Roman a donné vie aux textes de cette agrégée de philosophie, qui choisit de partager la condition ouvrière la plus dure avant de mourir prématurément. Cette « mise en espace » des textes, créée à La Comédie de Genève, fait ressortir, au-delà des considérations matérielles d'une condition indigne, celle de l'ouvrière d'usine, la réelle dépossession qu'elle subit : l'anéantissement de sa pensée et de son attention au monde, condition sine qua non pour maintenir la cadence d'usine.

Décrivant l'aliénation subie par les ouvriers dans différents textes qui sont matière à ce spectacle, et surtout trouvant dans la douleur qu'elle s'impose, par solidarité humaine, par le partage de la misère, une mystique de la souffrance chrétienne, Simone Weil atteint à une sorte de sainteté. Son engagement social et militant se nourrit comme on le sait de sa foi. « Le christianisme, disait-elle, est par excellence religion des esclaves. »

Un auteur à la mode

Yasmina Reza est un cas. Cette jeune femme, romancière et auteure de théâtre dont *Art*, *L'Homme du hasard* et *Conversation après un enterrement* ont été jouées à peu près partout, voit sa dernière pièce, *Trois versions de la vie*, montée à Paris au début de l'année, puis à Londres et à Vienne. Tant de succès rend d'emblée la critique exigeante, pour le moins.

Trois versions de la vie est brillamment enlevé et bien vu. Mais un peu creux. Le couple A. a invité le couple B., lequel s'est trompé de date. On improvise donc un

souper, gâché par le despotisme du petit garçon qui ne veut pas s'endormir. A. est le subalterne scientifique de B., patron de recherche, qui annonce perfidement qu'une équipe étrangère travaillant sur le même champ d'études que A. (*on the flatness of galaxy halos*) vient de publier ses résultats. Du « Mon mari se traîne devant le vôtre », à « J'aime me flinguer devant vous », en passant par « Votre perversité me dégoûte » ou « Mon mari me traite comme si j'étais une demeurée », les règlements de compte à deux ou à quatre forment la trame de la première partie. Le jeune scientifique est humilié dans la version une, il est autodestructeur dans la deuxième et gonflé à bloc dans la troisième.

Sont-ce les personnages qui dictent à l'auteure leur version de la vie ou cette dernière s'amuse-t-elle à les court-circuiter ? Peu importe finalement. Que ce soit sur la réussite, l'éducation des enfants, les rapports homme/femme ou la séduction, le jeu consiste à instiller le doute après avoir montré, à partir d'un donné, une certaine vision des choses.

Relativité de la vérité. Mais de quelle vérité s'agit-il ? La pièce est construite sur des préoccupations très quotidiennes. On n'est pas loin des sitcoms, ces séries télévisées qui font un tabac avec les quiproquos des rapports homme/femme, les théories sur l'éducation des enfants ou le sexe, etc. Ajoutez à la recette quelques dévoilements saignants sur la cruauté des rapports de couple lorsque l'on quitte les faux-semblants. Le succès de Yasmina Reza ne tiendrait-il que parce qu'elle tend au spectateur le miroir dans lequel se reflète une réalité de classe moyenne supérieure urbaine ? Il y manque probablement une profondeur métaphysique, qui fait que les maîtres du théâtre à huis clos en matière de couple restent encore les auteurs scandinaves et nord américains.

V. B.

Des couples

par Guy-Th. BEDOUELLE o.p., Fribourg

In the mood for love de Wong-Kar-wai

Après la réconciliation d'Anne-Marie Miéville

Lise et André de Denis Dercourt

La beauté habite avec une telle intensité les images du film du réalisateur de Hong-Kong Wong-Kar-wai, *In the mood for love*, qu'on en reste subjugué. On y trouve, ce qui est si rare, comme un nouveau style d'écriture cinématographique, qui semble inventé pour l'occasion et ne ressemble même pas aux prouesses de *Chunking Express* (1994) ou de *Happy together* (1997), pourtant si beaux. Certes, on y retrouve certains procédés de ces films précédents, l'usage esthétique des ralentis, si gênants d'habitude quand ils sont maladroits, et ce style en mosaïque d'images colorées qui s'appuie sur le cloisonnement des murs, des couloirs, des rues, des bureaux, pour cadrer, cadrer sans cesse et sans perdre une seconde, tandis que la fluidité est donnée par le mouvement des personnages, les volutes de la fumée des cigarettes, les pluies tropicales dont la fureur est accentuée par la bande son. Mais ici le rythme se fait lancinant, comme le beau thème romantique de la musique qui ponctue les errances de deux personnages, et il fait sourdre une sorte de mélancolie, sans frénésie.

Dans le Hong-Kong de 1962, alors que la rétrocession de la colonie britannique à la Chine semble encore enveloppée des brumes d'un avenir auquel on ne veut pas penser, deux couples emménagent en même

temps dans l'étage d'une maison déjà passablement occupée. Promiscuité amicale, mais non moins curieuse des faits et gestes de chacun, et réserve, pour ne pas dire pudeur, asiatique créent une tension perpétuelle.

Des deux couples, nous n'en verrons qu'un, celui qui n'est pas un couple : Madame Chan et Monsieur Chow. La première est la secrétaire, ô combien élégante, du directeur d'une entreprise de transports maritimes ; l'homme est journaliste. Ils sont interprétés par deux acteurs célèbres, la splendide Maggie Cheung et l'élégant Tony Leung. De Monsieur Chan et de Madame Chow, souvent absents aux mêmes dates, nous n'entendrons que les voix au début du film. Nous apprendrons, avec les deux époux trompés, qu'ils sont en effet ailleurs mais ensemble.

Ce qui pourrait être une situation de vaudeville va se transformer en une sorte d'élégie picturale. Lentement, les deux solitaires se rapprochent, s'aident, prennent de grandes et cocasses précautions pour se prémunir contre les commérages des voisins dont les portes sont toujours ouvertes. Ils vont ensuite jusqu'à mimer, et jusqu'aux larmes, les scènes de reproche et d'adieux qui seront faites aux coupables. Mais de les tromper à leur tour, il n'en est pas question, par dignité, presque par orgueil. Tu ne feras pas à ton prochain ce que tu ne veux pas



Mme Chan, si délicate, si élégante.

qu'il te fasse. Et pourtant, entre les deux abandonnés, un nouveau et vrai couple s'est formé. Mais Chow finit par comprendre que cette femme qu'il aime ne quittera pas son mari volage et profite d'une occasion pour partir à Singapour. La femme semble avoir mieux résisté à la tentation ; mais pourquoi va-t-elle à Singapour sinon pour entrer, en son absence, dans la chambre d'hôtel de celui qu'elle aime ?

Le temps passe et l'étage a changé d'habitants : les joueurs invétérés de mah-jong se sont dispersés. En fait, nous saurons que Madame Chan a maintenant un enfant. Chow ira confier le secret de son amour impossible à un temple d'Angkor car, selon une légende asiatique, lorsqu'on ne peut dire une chose à personne, il convient de la chuchoter dans le creux d'un arbre, dans le trou d'un mur et de combler l'interstice avec de la terre ou de l'herbe. A Hong-Kong, on peut aussi en faire un film.

Un amour philosophique

On savait qu'Anne-Marie Miéville avait un penchant pour la philosophie. Elle avait déjà évoqué, avec d'admirables feintes, les angoisses de Lou Andreas Salomé, l'amie de Nietzsche et de Rilke, fait lire

Hannah Arendt par Jean-Luc Godard, déclamer le rôle de Calliclès, du Phédon platonicien, par l'inénarrable Bernadette Lafont. Elle avait filmé des idées et des mots, donc, mais avec d'amples mouvements de caméra, des images qui permettaient d'associer l'œil à l'esprit. C'était le temps où Miéville savait transcrire Godard et le retrouver dans sa période faste qui alliait les mots, les sons et les images, quitte à les décaler.

Après la réconciliation, beau titre trompeur puisqu'il s'agit de l'acceptation du monde et du temps, est devenu un film totalement épuré. C'est un dialogue philosophique à quatre : un couple formé d'Anne-Marie Miéville et de Godard, puis une plus jeune femme, séductrice, et d'un autre homme, plus lourd et même pesant. On discute, on cite un peu de tout, de Heidegger à Pessoa ; on évoque les difficultés d'aimer, d'être heureux, de parler et de ne pas parler ; on pleure, on se dispute, le tout dans un grand appartement plutôt vide. Le spectateur se dit que tout cela doit être bien profond, qu'il lui faudra relire le texte à loisir, et se demande s'il a vraiment vu un film.

Heureusement, il y a la musique, toujours austère mais belle, et une ou deux échappées qui mettent du mouvement et un peu de chair : un roller en rouge qui s'accroche à la voiture, une promenade dans une allée d'arbres altiers, et même cet étrange exercice de fouet de cirque auquel se livrent les deux femmes. Et puis on se dit qu'on a vu un film dont le paradoxe a été de choisir l'iconoclasme.

Miracle à Amiens

Lise et André est le second film d'un jeune cinéaste, Denis Dercourt. A part la musique, qui est classique, il ne possède pas un gramme de la sophistication des deux œuvres évoquées ci-dessus, mais son absence de prétention esthétique ne l'empêche nullement de faire preuve de subtilité, d'humour et de profondeur. Lise et André ne sont pas un couple, et même ne peuvent en former un. Lise est à mi-chemin entre prostituée de luxe et femme entretenue. André est un prêtre de paroisse, déjà âgé, dont la vraie lassitude et l'apparent scepticisme ne sont atténués que par la musique et le chœur de petits chanteurs qu'il fait répéter et se produire.

Pourtant le titre du film en font bel et bien un couple.

A cause des exigences de son «métier», Lise n'a pu conduire son fils, merveilleux gamin de douze, treize ans, pour le concert du fameux chœur du Père André, dont il est membre. Il part de la maison à toute allure, se fait renverser par une voiture et se retrouve dans le coma à l'hôpital. C'est peu de dire que Lise culpabilise mais voilà, elle a la foi, une foi du charbonnier, pas trop éclairée, portée sur les apparitions pas tellement reconnues par l'Eglise. Donc, par son métier peu recommandable (même si l'Évangile manifeste une étrange indulgence pour celles qui l'exercent), par son franc-parler comme par sa piété incongrue, Lise ne rentre pas tellement dans les cadres d'une paroisse post-conciliaire. Mais comme elle a confié le sort de son garçon à la Vierge d'Amiens, qui s'y est manifestée en état de lévitation au XIX^e siècle, et qu'elle est catholique, c'est-à-dire qu'elle croit à l'efficacité des œuvres (le pèlerinage) et au professionnalisme des intermédiaires patentés (le Père André en l'occurrence), elle utilisera les moyens les plus déterminés pour l'emmenner avec elle.

On ne dira pas ici si elle obtiendra ou non la guérison de Bastien, car le vrai miracle sera la transformation du Père André, bougon et désabusé, et son sacrifice qui s'opère de manière si triviale, si banale, qu'on n'ose pas le comparer à celui du Christ. Et pourtant, de toute évidence, c'est de cela qu'il s'agit. Disons-le tout de go : dans les milieux chrétiens, on se lamente sur l'impossibilité de traduire l'Évangile au cinéma. Eh bien ! *Lise et André*, avec le talent d'acteurs formidables et une simplicité désarmante, est un film qui en a saisi l'esprit, l'humour, avec un art inimitable de parler du Bon Dieu sans bondieuserie.

G.-Th. B.

Jane Austen : une œuvre aux petits points

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Le romantisme battait son plein. On était féru de Walter Scott. Byron et Napoléon se partageaient les cœurs. Les romans noirs de Mrs Radcliff semaient leurs naïves terreurs dans les foyers anglais, et voici qu'arrive sur la scène littéraire - un peu comme était apparue en France, un siècle et demi plus tôt, Madame de la Fayette après les boursouflures du roman précieux - une jeune femme qui écrit depuis l'âge de douze ans et qui ne s'intéresse ni à l'histoire ni à la politique ni aux fantômes. Elle n'a de goût que pour la vie, telle qu'un œil aéré peut en surprendre le manège dans un salon, une salle de bal où des jeunes gens dansent, tandis que leurs parents évaluent rentes et dots.

Cette jeune fille s'appelle Jane Austen. Elle a une personnalité piquante et un don de justesse plus exacte dans la peinture des relations sociales que personne avant elle ; un dialogue plus léger plus rapide et plus vrai. Jamais encore la physionomie réelle des lieux de réunion et de plaisir, les propos qui s'y échangent, l'excitation fiévreuse qui mène une héroïne de son entrée dans le monde à son mariage n'auraient été aussi finement observés.

(Ici, je voudrais ouvrir une parenthèse : par vrai et par réel, je ne voudrais pas induire mon lecteur en erreur. A première vue, au contraire, la manière et la matière des romans de Jane Austen peuvent paraître démodées, guindées et sans rapport avec la réalité. Ce n'est là qu'un

trompe-l'œil destiné à abuser le mauvais lecteur. Le bon lecteur, lui, sait très bien que dans un livre, la réalité d'un personnage, d'un objet, d'une circonstance ou d'une action dépend exclusivement de l'univers de ce livre particulier ou de l'univers particulier de ce livre. Si un auteur invente un univers original et si un personnage ou une action s'insèrent naturellement dans le moule de cet univers, nous éprouvons alors cet agréable petit choc que produit la découverte d'une vérité artistique, quelque invraisemblable que le personnage ou l'action puisse paraître une fois replacé dans le cadre de la vie réelle. La vérité, c'est qu'il n'y a pas de vie réelle pour un auteur de génie. Il lui faut la créer lui-même et en déduire ensuite les conséquences. A cet égard, l'art est pure invention, pure construction, pure fabrication et pure illusion. Et le grand écrivain est celui qui réunit en lui les dons de conteur, d'observateur (ou de pédagogue) et d'enchanteur. Mais c'est celui chez qui l'enchanteur prédomine qui est le plus grand.)

Le roman domestique

Là, tout est merveilleusement raconté par une femme sensible, intelligente et perspicace, qui possède ce talent si particulier des romanciers anglais de tout dire, jusque dans les moindres détails, sans jamais ennuyer. Ce sont des romans de la

vie quotidienne qui se déroulent dans le milieu provincial et aisé de la gentry, laquelle fut aussi celui de l'auteur, et qui se caractérisent par un réalisme malicieux, souvent imprégné d'humour. Le bon sens y domine, associé parfois à quelque sèche-resse calculatrice.

Il ne fait aucun doute qu'il y a chez Jane Austen un brin de philistinisme. Celui-ci est évident dans l'importance qu'elle accorde aux revenus et dans le mode rationaliste avec lequel elle aborde le romanesque et la nature. Ce n'est que lorsque le philistinisme est grotesque qu'elle le sent et en tire des effets sarcastiques. Le mot romantique n'y est plus guère employé qu'avec ironie. Les visions de bonheur sont celles que permet un monde où la fortune, la naissance, la santé restent les conditions presque indispensables de toute réussite. Ramenant toute la destinée de ses héroïnes à la crise centrale de la vie féminine (du moins telle qu'elle était vécue à cette époque-là), la préparation directe au mariage, Jane Austen a créé le roman domestique.

L'atmosphère en est celle d'une province calme, aux horizons limités. Les extrêmes de la misère et de la fortune en sont absents. Dans ce cercle de gentilshommes campagnards, de pasteurs (chez qui la préoccupation religieuse est totalement absente - la religion procéderait-elle d'une approche romantique de la vie ?) et de bourgeoisie rurale, les relations sont faciles et simples, les incidents dramatiques sont rares et l'attention d'un observateur peut s'attacher tout entière aux nuances morales, aux intérêts directs, terre-à-terre et pittoresques de la société qu'il étudie et qu'il fait vivre, incapable de les dépasser en rien. (Et pour que le lecteur se fasse à son tour bon «observateur», il doit apprendre à brider son imagination ; il y parviendra en s'efforçant de voir clairement le monde spécifique que l'auteur met à sa disposition. Il lui faut voir les choses et se les représenter telles que l'auteur les a décrites. C'est ainsi que la couleur

des yeux de Fanny Price, dans *Mansfield Park*, et le mobilier de sa froide petite chambre sont d'une importance capitale.)

Les replis de l'amour-propre, les mille vanités, les imperceptibles émois de l'égoïsme sont ici indiqués avec une sobriété d'art qui réduit la réaction de l'auteur au minimum. Il n'y aurait rien de plus objectif, si ces récits indulgents et une malice partout diffuse ne révélaient une clairvoyance qui pourrait être impitoyable. Ici tout est finesse, équilibre et raison. Avec un plaisir à la fois sensuel et intellectuel, nous regardons l'artiste bâtir son château de cartes et voyons le château de cartes devenir un château de verre et d'acier étincelants. Ouvrage d'une dame et divertissement d'un enfant. La vision qu'a Jane Austen de la vie reste claire, sans sécheresse. La force des faits, les conditions matérielles du bonheur sont acceptées avec une simplicité et une vertu qui ne dissimulent aucune révolte.

La morale enseignée est une sagesse modérée, pratique, utilitaire, sans illusion ni échappée sur quelque fantastique et invisible «au-delà», faite de la santé normale du cœur et de l'esprit.

Délicate ironie

En ce qui concerne les procédés narratifs de Miss Austen (un peu d'explication de texte n'est pas forcément mal venu), nous verrons qu'ils s'apparentent à la comédie de mœurs et qu'ils sont caractéristiques des romans sentimentaux en vogue au XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Il s'agit notamment du procédé que Jane Austen applique à ses personnages antipathiques, ou, disons, moins sympathiques, et qui consiste à leur attribuer quelque petite manie grotesque d'attitude ou de comportement, qu'ils véhiculent de scène en scène, un peu comme des bouffons de théâtre. Dickens utilisera le même procédé.

Mais, dites-moi, où sont aujourd'hui ces personnages de roman ou ces romans à personnages ? Un romancier moderne sait-il encore créer des personnages et nous montrer leurs travers ? La névrose et je ne sais quelle soif primaire et plébéienne de vivre n'ont-elles pas balayé toute espèce de différentiation et réduit l'homme à un individu unidimensionnel, prêt pour la table de dissection du psychologue et du sociologue, deux espèces qui pullulent sur le terrain déserté par le romancier créateur ?

L'un des éléments les plus saisissants du style de Jane Austen est ce que le critique américain Edmund Wilson, qui tenait Jane Austen comme la plus grande romancière anglaise - avec Dickens -, a appelé la «fossette particulière», obtenue en introduisant furtivement au milieu des membres d'une phrase informative un brin de délicate ironie. Exemple : «Lady Bertram était une femme qui passait ses journées assise élégamment habillée sur un sofa, occupée à quelque fastidieux ouvrage de broderie, sans grande utilité et sans beauté aucune, en songeant plus à son carlin qu'à ses enfants.» On pourrait appeler ce type de phrase, la «phrase fossette», une fossette délicatement ironique plissant la pâle joue virginale de l'auteur.

D'exquises nuances

Un autre élément est le ton épigrammatique, c'est-à-dire une certaine tension de rythme dans l'expression spirituelle d'une pensée quelque peu paradoxale. Ce ton-là est en même temps tendu et tendre, sec et musical, limpide et léger. Elle décrit ainsi une de ses héroïnes : «Elle était petite pour son âge, n'avait pas d'éclat ni aucun trait de beauté frappant, était excessivement timide et réservée et rentrant dans sa coquille au moindre témoignage d'attention ; mais son air, quoique gauche, n'était pas vulgaire, sa voix était douce et lors-

qu'elle parlait, sa contenance était gracieuse.» Quel auteur aujourd'hui prendrait-il la peine de nuancer autant l'un de ses personnages ? Et pourquoi le ferait-il ? Ceux-ci sont interchangeables comme il le pense et nous le montre. Car c'est bien en chassant l'humanité moyenne du roman qu'on a nivelé tous les personnages.

Un style comme celui-ci n'est pas une invention de Jane Austen, ni même une invention anglaise. Je la soupçonne de venir en réalité de la littérature française. Jane Austen ne lisait pas le français mais elle attrapa ce tour épigrammatique au contact de ce type de style impertinent, précis et policé qui était alors en vogue et dont elle usa à la perfection.

Les romans de Jane Austen n'ont pas le caractère dramatique éclatant d'une *Madame Bovary* ou d'une *Anna Karénine*. Ce sont les ouvrages d'une dame et le divertissement d'une enfant sage. Mais de ce panier à ouvrages sort un exquis travail aux petits points, et il y a chez cette enfant quelque chose de merveilleusement frais et génial.

Jamais Jane Austen ne s'aventura sur des sommets exposés à des vents plus violents, comme le fera plus tard Emily Brontë qui rafraîchira la tradition romantique dans son fascinant roman de vengeance, d'amour et de mort. Cinquante ans plus tard, c'est Anthony Trollope qui perpétuera le monde de Jane Austen et, au XX^e siècle, Ivy Compton-Burnet est sa plus géniale héritière sur le mode du vitriole. L'heure est-elle venue de la relire ? La publication du premier volume de ses œuvres complètes peut en être une bonne initiation.¹

G. J.

¹ Jane Austen, *Œuvres romanesques complètes I*, La Pléiade, Gallimard, Paris 2000, 1 160 p.

Que faire de la mondialisation ?

Viviane Forrester, *Une étrange dictature**

Susan George, *Le rapport Lugano***

Christian Comeliau, *Les impasses de la modernité : critique de la marchandisation du monde****

La mondialisation est une idéologie mais c'est avant tout une relation de pouvoir que nous subissons tous. Cela provoque forcément une résistance. Voici trois contributions à la cause. Toutes empruntent le même chemin, mais avec des véhicules différents, et certaines poussent leur exploration plus loin que d'autres.

Une étrange dictature confortera le désarroi de ce public nombreux qui sent que l'économie, instrument aux mains d'entreprises égoïstes et irresponsables, devient de plus en plus leur ennemi. *Le rapport Lugano* les horripilera ; il fournit cependant un scénario et des slogans qui seront d'une grande utilité aux manifestants contre la mondialisation et ses avatars, tels que l'Organisation mondiale du commerce ou le Forum de Davos. La *critique de la marchandisation du monde* décortique, quant à lui, l'idéologie qui sous-tend cette mondialisation pour mettre à nu ses faiblesses, ses contradictions, ses impasses. C'est un livre à offrir aux chefs d'entreprise, aux dirigeants d'organisations internationales et aux autres néo-libéraux : il ébranlera leurs certitudes.

De la passion

Viviane Forrester, tout d'abord, est fâchée, et elle a bien raison. Elle s'empporte encore et toujours contre les horreurs de l'économie

contemporaine. Le succès de ses ouvrages confirme que sa colère fait vibrer la corde sensible d'un large public, dont sans doute de nombreux lecteurs et lectrices de **choisir**. L'auteure donne à *Une étrange dictature* la forme d'un essai : les chapitres ne portent pas de titres, par conséquent l'ouvrage n'offre pas de table des matières. Pourtant les chapitres traitent de questions distinctes, et on aimerait parfois pouvoir s'y rendre directement.

Comme l'ouvrage précédent de Viviane Forrester, *L'horreur économique*,¹ qui avait fait sa réputation, *Une étrange dictature* est avare en analyses comme en recommandations. C'est dommage, car lorsqu'elle s'y aventure on gagne à l'y suivre. Ainsi, elle insiste clairement, quoique brièvement, sur la loi comme contrepoids au pouvoir de l'économie. Christian Comeliau, pour sa part, développe soigneusement l'argument correspondant. Ou encore, elle insiste avec raison sur l'importance de ne pas amalgamer la dignité humaine avec l'emploi. Christian Comeliau arrive avec une même passion à la même conclusion, mais au terme d'une analyse lucide.

Une phrase d'*Une étrange dictature* résume une analyse essentielle : «Le prétendu *assistanat* ne représente d'ailleurs

* Fayard, Paris 2000, 224 p.

** Fayard, Paris 2000, 362 p.

*** Seuil, Paris 2000, 266 p.



Genève, siège de l'OMC.

pas même une *aide*, mais un droit : la compensation par la société des injustices qu'elle a elle-même créées, compensation dérisoire au regard d'une dette qu'elle n'éteint pas.» Susan George ne dit pas autre chose, malgré son recours au ton ironique.

Viviane Forrester, du reste, assume son refus d'analyser ou de recommander : «Face à l'inadmissible, il ne s'agit pas d'avoir déjà trouvé... les stratégies susceptibles d'en venir à bout... Lorsque l'incendie couve ou se déclare, va-t-on prévoir les réparations, dessiner les plans d'une autre maison, avant d'éteindre le feu ?» La justification est hasardeuse ; elle fait comme un écho à Georges Sorel et à ses *Réflexions sur la violence* (1908) qui appelaient à tout jeter bas comme préalable nécessaire à la construction d'un ordre nouveau et plus beau. Dans cette perspective, la façon dont Viviane Forrester manipule les associations émotives et combattantes du mot *résistance* pour un lectorat français, tout en omettant

d'en préciser le contenu, fait un peu froid dans le dos.

Susan George fait un petit pas de plus : «Tout le monde sait parfaitement ce qu'il faudrait faire si les objectifs étaient réellement d'instaurer une redistribution plus juste des revenus et de mettre un terme à la faim et aux injustices sociales. Le problème n'est pas de convaincre ceux qui barrent la route... mais de prendre le pouvoir, ou du moins de le leur faire perdre.»

Dans la même veine d'ailleurs, Christian Comelieu cite Simone Weil : «On dit souvent que la force est impuissante à dompter la pensée ; mais pour que cela soit vrai, il faut qu'il y ait pensée.»

Une logique effrayante

Le rapport Lugano se lit pour sa part comme un polar. Il ne faut surtout pas commencer par la postface. Le premier mot donne le ton de l'ouvrage, qui est militant : «Messieurs». Il s'agit de l'ouverture de la lettre par laquelle des mandants anonymes, mais puissants, chargent un groupe d'experts de «définir les données stratégiques qui permettront de maintenir, développer et renforcer l'emprise de l'économie capitaliste libérale de marché et les processus que résume efficacement le terme de *mondialisation*» et de leur présenter à ce propos un rapport confidentiel. Les auteurs présumés du rapport sont donc tous masculins.

L'ouvrage se compose de trois parties. La première décrit la réalité actuelle. On y pénètre sans se méfier car on s'y retrouve parmi les meubles familiers de l'univers de Susan George. Mais à mesure que l'on avance, on commence à s'inquiéter : elle s'abstient de reproches envers les Etats-Unis ; il n'y a pas un mot sur l'Organisation mondiale de la santé et sur ses relations troubles avec les transnationales de l'alcool (bien différentes de ses relations avec celles du tabac). Elle semble même prendre le parti de l'Organisation mondiale du commerce. Puis suivent des recommandations qui, d'étranges, deviennent saugrenues.

Ainsi mis en condition, le lecteur aborde la deuxième partie, le noyau du rapport. L'argument est d'une logique irréprochable. L'économie libérale de marché crée des perdants. N'étant pas solvables, ils sont au mieux sans intérêt pour l'économie, et au pire un fardeau qui entrave son essor. Puisqu'ils ne sont d'aucune utilité, il s'agit de les faire disparaître. Le rapport propose donc des *Stratégies de réduction de la population* (SRP). Elles sont soit préventives, visant à faire baisser le taux des naissances, soit curatives, visant à augmenter le taux des décès. Le rapport s'attarde avant tout sur les stratégies curatives. Il décrit tout un arsenal de moyens pour faire mourir du monde, de préférence parmi les marginaux et dans les régions loin des pays du Nord. En fait, Susan George décrit le fonctionnement normal de l'économie mondiale et montre comment il tue les pauvres et les vulnérables. Bref, si l'Économie s'était vraiment fixée pour objectif d'éliminer la population inutile, elle ne s'y prendrait pas autrement.

Est-ce un hasard si sur les cinq chapitres que compte cette partie, le seul qui soit consacré aux mesures préventives soit le moins convaincant ? L'auteur y réitère les arguments classiques des années 1960, en s'appuyant d'ailleurs sur le raisonnement

impeccable que tenait James Meade² dans un article célèbre de 1966, avant de se disperser parmi des considérations techniques et sociologiques d'un rapport de plus en plus lointain avec les SRP.

Dans la troisième partie, censée présenter les commentaires d'un lecteur qui serait Susan George elle-même, on la retrouve avec toute sa verve et son indignation.

Quoique d'original français, *Le rapport Lugano* est traduit de l'anglais, et malheureusement il s'en ressent.³ On y rencontre des paysans que l'on traite de fermiers ; le concept connu du bien commun se trouve affublé tantôt d'un nom, tantôt d'un autre. Cependant, lorsque Susan George cite la société Total-Final, on se demande si elle s'est vraiment trompée...

Analyse critique

Le rapport Lugano démontre la démente de la mondialisation. Or, «si ce système est fou, il est d'autant plus important d'en comprendre la portée. D'où la nécessité d'approfondir l'analyse critique de ce système», nous dit Christian Comelieu. C'est la fonction de son ouvrage. On y retrouve les constats des deux autres mais sertis dans une analyse fine et achevée, qui ouvre des perspectives sur la possibilité d'analyses encore plus fouillées. Ses arguments limpides font preuve d'une qualité didactique exceptionnelle. La passion n'est pas absente de son propos, bien au contraire, mais elle n'en déforme jamais l'objectivité. L'auteur relève même la séduction de l'esthétique dans un argument. Comme l'économisme se réclame de l'élégance de sa logique, il faut, pour y faire contrepoids, remettre en valeur la beauté de l'argumentation politique. On se rend compte de la chance qu'ont les étudiants de l'Institut d'études du développement à Genève de suivre les cours de cet homme discret.

On peut regretter l'ordre du titre et du sous-titre de l'ouvrage. *Critique de la marchandisation du monde* est mobilisateur, le néologisme étale tout un programme ; *Les impasses de la modernité* renvoie plutôt aux arguties de la philosophie française contemporaine. Ceci dit, la mondialisation aboutit en effet à un certain nombre d'impasses que Christian Comelieu détaille. Au cœur de ces impasses figure la croissance économique sans fin ni destinataire précis.

L'économie ne peut croître sans limites, déjà parce que les ressources de la terre sont limitées. Liée à l'impasse de la croissance, celle non pas simplement du profit (qui préoccupe tant Viviane Forrester) mais de l'accumulation du profit, objectif central du néo-libéralisme. Croissance et accumulation sont deux processus qui vont à l'encontre d'un aspect essentiel du modèle économique néo-libéral, son intemporalité. Le paradoxe est aussi une forme d'impasse.

Christian Comelieu revient constamment sur l'absurdité de l'hypothèse de l'intemporalité. Il évoque, par exemple, les industries dont les coûts diminuent à mesure qu'elles mûrissent et qui méritent, par conséquent, protection dans leur enfance. Cette réalité, qui motiva des mesures parmi les plus réussies de la politique internationale du développement quand il y en avait une, l'Organisation mondiale du commerce la tient en horreur. Le Jubilé s'est porté également en faux contre la vision d'une économie intemporelle, comme le rappelle le sous-titre d'un ouvrage récent : *Dette et jubilé : imprimer un rythme à l'économie*.⁴

L'économie néo-libérale se fonde, d'une part, sur l'accumulation du profit mais, d'autre part, sur la demande solvable. Or son fonctionnement mène au cours du temps à une aggravation des inégalités ; il restreint ainsi la demande solvable à une part privilégiée de la population. Plus compatissant que les membres du présumé

groupe d'experts de Lugano, Christian Comelieu y voit une nouvelle impasse de la modernité plutôt qu'une instigation à des SRP.

Autre impasse : «Le raisonnement suivant lequel la seule forme de rationalisation rigoureuse est celle qui s'appuie sur le calcul marchand... est évidemment inacceptable, dès lors que l'on admet l'évidence, à savoir que certains problèmes de choix... mettent en jeu des... avantages et des coûts qui ne sont pas appropriables... et ne peuvent donc être comparés en termes de prix marchands.»

De même, il insiste sur le caractère essentiel des éléments collectifs de la vie économique, qui sont de nature autre que la simple addition d'intérêts individuels. Il évoque le paradoxe selon lequel la modernité néo-libérale «multiplie les problèmes collectifs... mais elle s'oppose en même temps, sous prétexte de ne pas fausser le jeu du marché par une intervention extérieure (et donc répondant à une autre logique), à l'émergence et à l'activité d'institutions collectives.»

Eduard Dommen

¹ Fayard, Paris 1996.

² Par la suite lauréat du prix Nobel d'économie.

³ Traduit de l'anglais (américain) par William Oliver Desmond, avec la collaboration de l'auteur. Le titre même est un anglicisme : *The Lugano Report* se traduirait mieux par *Le rapport de Lugano*.

⁴ Jean-Michel Bonvin éd., Observatoire de la finance, Genève 1999.

**Vous pouvez consulter
notre site internet :
www.choisir.ch
Mise à jour régulière**

Apparitions - Visions

LE CIEL SUR LA TERRE**Les apparitions de la Vierge au Moyen Age**

par Sylvie Barnay

préface de Jean Delumeau
Cerf, Paris 1999, 250 p.

Cet ouvrage magnifique illustre une savante recherche historique s'appuyant sur le récit de 5000 apparitions mariales, du IV^e au XV^e siècle. Narration et enluminures vont de pair, sous forme de tableaux, voire de «bandes dessinées».

En plus d'une présentation documentée de grande valeur, l'auteur tend à définir la fonction des apparitions mariales au cours des siècles. Dans l'Eglise d'Orient, au IV^e siècle, les apparitions de la Vierge transmettent la Parole, jouent un rôle médiateur entre Dieu et les saints et restaurent la vision de Dieu dans le miroir de l'âme. En Occident, vers 1100, les interventions mariales se multiplient : guérisons, miracles, attaques contre le démon. Elles mettent en relation le monde visible et l'invisible. Aux XII^e - XIII^e siècles, la Vierge prend une place importante dans les monastères : elle devient *règle des moines*, les guidant dans l'accomplissement de leurs devoirs monastiques. Tel est le sens des miracles de *lactation* (celle de saint Bernard étant la plus célèbre) qui fait du moine un nourrisson de la Vierge appelé à l'imitation totale du Christ. Un chapitre est également consacré aux *saintes*

femmes du XIII^e siècle (Lutgarde, Mechtilde) qui, par l'intermédiaire de Marie, deviennent *mères de Dieu*.

Aux XIV^e et XV^e siècles, la croyance idéale aux apparitions se modifie pour faire place à des doutes, voire à des supercheries criminelles qui traduisent soit le trouble théologique des esprits soit le désir de renouvellement de l'Eglise.

Georgette Epiney-Burgard

LES VISIONS**par Hadewijch d'Anvers**

Traduction, présentation

et notes par Georgette

Epiney-Burgard

Ad Solem, Genève 2000, 120 p.

Entrer dans les quatorze visions de celle qu'on nomme Hadewijch d'Anvers, c'est se replacer d'abord dans un contexte spécifique : celui du mouvement spirituel laïc des béguines qui fleurissait dans le Nord de l'Europe et en Italie, au XIII^e siècle. C'est ensuite accepter une façon de s'exprimer qui n'est pas la nôtre.

La traductrice a réalisé un travail exceptionnel, passant de la langue flamande médiévale à un français contemporain coulant et musical. Les notes qui jalonnent l'œuvre témoignent de sa grande culture et sont, pour le lecteur, d'une aide non négligeable.

Les béguines à qui s'adresse Hadewijch (dont on ne sait pas grand chose si ce n'est qu'elle devait probablement former spirituellement des laïques) sont des femmes

pieuses, de toutes conditions sociales, qui souhaitent vivre en accord avec les conseils évangéliques, dans le monde, hors des couvents. Elles vivent en général seules ou en petites communautés, travaillent, soignent des malades.

Dans ces quatorze visions, Hadewijch décrit ses expériences spirituelles dans le but d'aider ses amies à parcourir le chemin qui mène à Dieu. Dans chacune d'elle, elle dit «être arrachée à ses sens», saisir ce que l'Amour veut lui faire comprendre, «être enlevée en esprit», être conduite devant la Face de l'Esprit. Ses visions sont jalonnées de symboles qui font souvent penser à l'Apocalypse ou encore à Hildegarde de Bingen.

Ici, elle voit Celui qu'elle cherche, là elle comprend pourquoi ceux qui errent loin de Lui reviennent à Lui plus nobles qu'auparavant, comment certains paraissent errer mais ne se sont pas écartés de Lui un instant et sont restés fermes sans presque jamais recevoir de consolation. Ou encore, elle comprend ce qu'est l'Amour : «Une puissance divine qui doit passer avant tout, une puissance qui n'épargne personne, dans la haine comme dans l'amour. Et qui jamais ne vous accorde sa merci.» Plus loin, elle est confrontée à la raison, au discernement et à la sagesse, et cette dernière lui révélera que «Dieu seul est Dieu et que toute chose est Dieu en Dieu».

La mystique d'Hadewijch n'est pas, selon la traductrice, une mystique d'évasion, elle

est un appel à vivre concrètement la vie du Christ.

Marie-Luce Dayer

**APPARITIONS -
DISPARITIONS**

collectif, sous la direction
de Georges Bertin
Desclée de Brouwer,
Paris 1999, 318 p.

Anthropologues, sociologues, historiens étudient le phénomène des apparitions en France depuis le XIX^e siècle. Il ne se limite pas à Lourdes ni à la rue du Bac. On fait des constatations étonnantes. Le phénomène se situe à proximité d'anciens lieux de culte druidique (proche de dolmens sacrés). La Vierge qui y apparaît reprend des traits de la déesse mère ; les voyantes (majoritaires) semblent parfois projeter ce qu'elles ont reçu au catéchisme ou à l'école des sœurs ; les fidèles sont des gens simples qui recherchent le merveilleux ou des personnes de la bourgeoisie dont la couleur politique est à droite ; les prêtres qui s'engagent à promouvoir le pèlerinage annoncent volontiers des catastrophes politiques, certains y trouvent une notoriété enviable et enviée. Quant aux autorités diocésaines, elles sont sur la réserve. Le peuple, dont on ne met pas en doute la sincérité, retrouve là une religiosité qui remonte aux origines de l'humanité, servie par des lieux déjà connus des anciens, comme si la civilisation actuelle ne savait plus

lui donner ce complément d'âme dont il a besoin.

Raymond Bréchet

Témoignages

**LE PÉLERIN DE
JÉRUSALEM**

par Jean Lescuyer
avec Mehdi Benchelah
Jean-Claude Lattès,
Paris 2000, 302 p.

Son rêve d'être pilote de ligne brisé par la guerre, il est amené à exercer plusieurs professions. D'ingénieur, il devient chef d'entreprise, créateur de plusieurs sociétés industrielles et commerciales. C'est le succès. A l'âge de soixante-deux ans, il a envie de rendre gloire à Dieu pour tous ses bienfaits, d'aller à la recherche de lui-même, à la Source de son existence, d'entamer une nouvelle aventure sous le souffle de l'Esprit, d'expérimenter le pèlerinage sans un sou dans sa poche, sinon deux cent francs français cousus dans son vêtement pour téléphoner à sa femme en cas d'urgence. Il sait que ce sera une vie rude, mais avec Lui. Et, finalement, il a connu un bonheur que Mehdi Benchelah, journaliste au *Monde*, nous reflète intelligemment et avec finesse. Grâce à ces témoignages, ma vision sur les pays qu'il a traversés, les milieux sociaux et les personnes qu'il a côtoyés, a changé. C'est très différent de ce

qu'on peut lire dans la presse et des rencontres que l'on peut faire dans des voyages touristiques. Et, par-dessus tout, on assiste à l'évolution incroyable de celui qui entreprend pareille aventure à la rencontre de soi.

Jean Nicod

UN HOMME LIBRE

Le handicap à bras-le-corps
par Eric Grassien
Labor et Fides, 2000, 118 p.

J'ai croisé des handicapés, je leur ai parlé, je croyais les reconnaître dans leur être. Eh bien ! Eric Grassien m'a ouvert les yeux, apprivoisé, de telle sorte qu'il me semble que, désormais, je ne verrai plus ce qui me séparait d'eux et que le dialogue sera tout à fait différent. A expérimenter, bien sûr. Peut-être le rencontrerai-je un jour, la pipe au bec, dans sa chaise roulante à la gare de Cornavin ou à celle de Lausanne où il vend le journal *Réussir*, mais l'essentiel est fait. Son parcours, depuis l'heure où il a été abandonné par sa mère et confié à la DDASS, puis renversé par une voiture à l'âge de dix-huit ans et qu'il a pris son handicap à bras-le-corps, la trajectoire de sa vie est lumière pour tous. Merci, Eric, votre message d'amour d'un homme libre, physiquement enchaîné, est un message libérateur pour tous.

Jean Nicod

Littérature

LES MOTS ÉTRANGLÉS

par Liselotte Marshall
traduction de l'anglais
par Geneviève Bridel
Zoé, Carouge 2000, 302 p.

«Je voudrais croire que l'on guérit vraiment.» Est-ce un aveu d'impuissance ou une folle espérance qui clôture *Les Mots étranglés* ? Ce roman à la première personne raconte une trajectoire qui mêle sans cesse quête d'identité et mémoire douloureuse, celle de Rachel, née juive dans l'Allemagne des années trente. Elle a échappé au sort des siens en raison d'une tuberculose osseuse qui l'a contrainte à passer son enfance au sanatorium de Péniel, dans les Alpes suisses. Péniel, qu'elle retrouve à la faveur d'un engagement professionnel comme traductrice pour un symposium international sur la tuberculose.

Le lieu a changé, les gens ont vieilli, les souvenirs, eux, sont intacts. Avec leur poids de douleur et de questionnement : «Ma maladie m'avait sauvée alors qu'elle justifiait doublement mon élimination.» A la lumière crue du passé, Rachel relit les étapes décisives de son existence - l'émigration aux Etats-Unis, son divorce - comme autant d'affirmations de sa différence, qu'elle avait occultée, comme l'écho d'un seul message : «Tu es de trop. J'ai survécu, j'ai réussi à passer à travers les mailles du filet mortel pour des raisons qui n'ont rien à

voir avec la justice. C'est un fardeau lourd à porter.»

Pour Rachel, la ré-appropriation de son passé va de pair avec celle des mots, qu'elle avait perdus à la suite d'un malaise, car «une personne rejetée peut perdre la faculté de s'exprimer jusqu'à en devenir muette». Quelle identité se forger quand on est sans cesse à côté, dans la marge, avec le sentiment d'être là par hasard ? «Dans quelle mesure, alors, notre identité tient-elle à la langue que nous parlons, dans laquelle nous pensons ?» Difficile, en refermant le livre, de ne pas s'interroger sur ce qui tisse notre propre identité.

Geneviève Cornet

CONTES DE LA TENDRESSE ET DU POUVOIR

par Bessie Head
Zoé, Carouge 2000, 192 p.

Elle naquit en 1937, en Afrique du Sud, d'une mère Blanche, fortunée, et d'un père Noir, palefrenier, et fut, sur les désirs de sa mère, internée dans un asile psychiatrique, éduquée dans des écoles missionnaires, puis adoptée. Mais c'est au Botswana qu'elle vécut comme écrivain et c'est là qu'elle mourut en 1986, laissant derrière elle une œuvre importante déjà saluée de son vivant par la critique internationale. Pourtant, celle qui décrit si bien l'âme africaine, ses frustrations et ses espoirs, celle qui espérait tellement qu'un jour se lèveraient de grands

leaders qui se souviendraient de la souffrance causée par la haine raciale et qui en tireraient un langage d'amour humain commun à tous, celle qui espérait si fort que cette Afrique du Sud deviendrait un jour terre «du conteur et du rêveur qui ne blesse pas autrui mais remplit le cœur d'émerveillement», mourut avant de connaître cet avènement !

Elle fut cette conteuse merveilleuse qui sut dire la tendresse des simples et l'horreur des gens de pouvoir, elle qui disait fièrement : «Nous sommes pareils à la solitude et à la désolation qui nous entourent, nous passons notre temps à réprimer la vie intérieure, nous avons une façon à nous d'être cruels, nous complétons la terre... et la nature ici est extrême et violente.»

Lire ses contes et ses récits, c'est boire une eau qui n'a pas le même goût que celle à laquelle nous sommes habitués... C'est manger des odeurs et des senteurs qui jamais plus ne nous quitteront.

Marie-Luce Dayer

**Ces livres peuvent être
empruntés au
CEDOFOR**

du mardi au vendredi,
de 9h à 12h et
de 14h à 17h.

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ 022/827.46.78.

Livres reçus

Anderfuhren Jean : Panorama de l'histoire de l'Eglise. Un regard protestant. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 280 p.*

L'année en fêtes. Les Pères commentent la liturgie de la Parole. Ouvrage collectif [33439]. *Migne, Paris 2000, 556 p.*

Amaladoss Michael : Vers la plénitude. En quête d'une spiritualité intégrale. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 170 p.*

Anonymus : Petites histoires du Vatican. Anecdotes et factés des papes au XX^e siècle. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 144 p.*

Basset Lytta, Carrillo Francine, Schell Suzanne : Traces vives. Paroles liturgiques pour aujourd'hui. (Réédition). *Labor et Fides, Genève 2000, 192 p.*

Batzdorff Suzanne : Edith Stein, ma tante. *Lessius, Bruxelles 2000, 232 p.*

Bauer Olivier : Le protestantisme à table. Les plaisirs de la foi. *Labor et Fides, Genève 2000, 128 p.*

Bedouelle Guy : Libérer l'Evangile aux Antilles. Laure Sabès (1841-1911). *Cerf, Paris 2000, 122 p.*

Bible et histoire. Ecriture, interprétation et action dans le temps. Ouvrage collectif [33112]. *Presses Universitaires de Namur, Namur 2000, 162 p.*

Bourgeois Daniel : La pastorale de l'Eglise. *Saint-Paul, Luxembourg 2000, 716 p.*

Bugnon Roland : Lève-toi et marche. Ce Dieu qui appelle au voyage. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 322 p.*

Cabau Emmanuel, Galley Hervé : Ski de randonnée. Hautes-Alpes. Arves - Cerces - Queyras - Parpaillon - Dévoluy - Ecrins. *Olizane, Genève 2000, 320 p.*

Le Cantique des Cantiques. Calligraphies de Frank Lalou. Ouvrage collectif [32926]. *Albin Michel, Paris 2000, sans pagination.*

Ces interventions romaines qui déconcertent. Parlons-en ! Après *Dominus Jesus*. Ouvrage collectif [33336]. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 48 p.*

Couture André : La réincarnation au-delà des idées reçues. *Atelier, Paris 2000, 176 p.*

Daniel-Ange : L'étreinte de feu. L'icône de la Trinité de Roublov. *Fayard, Paris 2000, 322 p.*

Danois Jacques : Le désarroi de Confucius. *Fayard, Paris 2000, 236 p.*

Delumeau Jean : Que reste-t-il du paradis ? *Fayard, Paris 2000, 540 p.*

Doré Daniel : Le Livre de la Sagesse de Salomon. «*Cahiers Evangile*» n° 113, *Cerf, Paris 2000, 74 p.*

Dumas André : Cent prières possibles. (Réédition). *Albin Michel, Paris 2000, 226 p.*

Ecriture 56. Ouvrage collectif [33441]. *Revue Littéraire, Lausanne 2000, 228 p.*

El Egido, terre de non droit. Rapport d'une commission internationale d'enquête sur les émeutes racistes de février 2000 en Andalousie. Ouvrage collectif [32788]. *Forum civique européen, Bâle 2000, 120 p.*

L'enfant à naître. Ouvrage collectif [32930]. *Migne, Paris 2000, 208 p.*

Enfants maltraités. Ouvrage collectif [33001]. *EESP, Lausanne 2000, 222 p.*

Etchegaray Roger : Prier 15 jours avec Jean XXIII. *Nouvelle Cité, Paris 2000, 122 p.*

Gagnebin Philippe : Le don de l'Esprit. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 38 p.*

Goettmann Alphonse : La joie. Visage de Dieu dans l'homme. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 188 p.*

Goumaz Jean-Bosco : Pour l'amour de Dieu. Sermons choisis. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 366 p.*

L'Institut catholique de Paris. Un projet universitaire. Ouvrage collectif [33434]. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 154 p.*

Janin Sylviane : Burkina Faso. *Olizane, Genève 2000, 310 p.*

Les jésuites dans le monde moderne. Ouvrage collectif [33261]. *Albin Michel, Paris 1999, 492 p.*

Koch Kurt : Le credo des chrétiens. Une lecture contemporaine. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 136 p.*

Kraege Jean-Denis : Vivre grâce à Dieu. Le message libérateur de Jésus. *Moulin, Poliez-le-Grand 2000, 88 p.*

Langendorf Jean-Jacques : La nuit tombe, Dieu regarde. *Zoé, Carouge 2000, 318 p.*

Laplace Jean : La vie consacrée. Une existence transfigurée. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 166 p.*

Lejay Antoine : La foi du citoyen. Itinéraire d'un chrétien engagé. *Desclée de Brouwer, Paris 2000, 160 p.*

Leplay Michel : Le protestantisme et Marie. Une belle éclaircie. *Labor et Fides, Genève 2000, 120 p.*

Lévrier-Mussat Jean-Marie, Naudin Odile : Prier 15 jours avec Mgr Rodhain, fondateur du Secours catholique. *Nouvelle Cité, Paris 2000, 122 p.*

Liturgie in Bewegung / Liturgie en mouvement. Ouvrage collectif [32961]. *Editions Universitaires, Fribourg 2000, 408 p.*

Lubich Chiara : Le cri. *Nouvelle Cité, Montrouge 2000, 156 p.*

Les mages et les bergers. Ouvrage collectif [33335]. *Cerf, Paris 2000, 132 p.*

Margerie Bertrand de : Le Christ des Pères. Prophète, prêtre et roi. Initiations aux Pères de l'Eglise. *Cerf, Paris 2000, 218 p.*

Maritain Raïssa : Les grandes amitiés. *Socomed Médiation, Saint-Maur 2000, 366 p.*

Meizoz Jérôme : Un lieu de parole. Notes sur quelques écrivains du Valais romand (XX^e siècle). *Pillet, St-Maurice 2000, 160 p.*

Meyer Charles-André : La musique qui tue ou l'hendécatriomblon et l'inspecteur Dédé. *Pillet, St-Maurice 2000, 224 p.*

Morris Gary : Traces de pas dans nos cœurs. L'héritage vivant des Indiens Yuroks. *Jouvence, Bernex 2000, 396 p.*

Nguyen Van Thuan François : Témoins de l'espérance. Rencontre au Vatican. *Nouvelle Cité, Paris 2000, 286 p.*

Noël Jean-François : Le point aveugle. L'intention imprévue de la psychanalyse. *Cerf, Paris 2000, 136 p.*

Nortel Jean-Pierre : Ta parole, comme une graine ailée. *Cerf, Paris 2000, 186 p.*

Perrier Pierre : Evangiles de l'oral à l'écrit. *Fayard, Paris 2000, 308 p.*

Prêtre Isabelle : La folie des modernes. Réponse à André

Comte-Sponville et à Luc Ferry. *O.E.I.L., Paris 2000, 114 p.*

Prêtre Isabelle : Le luxe de l'amour ou méditations évangéliques actuelles. *Médiaspaul, Paris 2000, 144 p.*

Religions et violences. Sources et interactions. Ouvrage collectif [33081]. *Editions Universitaires, Fribourg 2000, 364 p.*

Robert Jean de la Croix : Au silence plus haut que les cimes. *Socomed Médiation, St-Maur 2000, 128 p.*

Ryser André : Mémorial d'une mort volontaire. Survivre au suicide de ma fille. *Saint-Augustin, St-Maurice 2000, 168 p.*

Schnieper Claudia : Montagnes sacrées. Un tour du monde. *Mondo, Vevey 2000, 108 p.*

Séféris Georges : Journal de bord. I. II. III. *Melchior, Morges 2000, 288 p.*

Sonnay Jean-François : La lettre. Nouvelle. Suivie du catalogue général. *Campiche, Orbe 2000, 16 p.*

Todorovitch Françoise B. : Aldous Huxley. Le cours invisible d'une œuvre 1894-1963. Biographie. *Salvator, Paris 2000, 508 p.*

Offrir un abonnement à
choisir
c'est onze fois faire plaisir !
Demandez
notre bon-cadeau
au 022/827 46 76.

Soleil soleil
le cœur éclate
ce matin
sous l'excès de grâce

il arrive qu'on soit pris ainsi
dans une colonne de lumière

des papillons pleins les yeux
et le corps fourbu de bonheur

on aurait tort de résister
peut-on cesser de respirer ?

Francine Carrillo

in *Braise de douceur*,
Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne 2000

Maison de formation et de réflexion

N Notre-Dame de la Route

Extrait de notre programme



« Enseigne-moi tes sentiers, Seigneur »

Retraite de 10 jours

La retraite ignatienne voudrait nous faire voir et revoir ce chemin de vie que la lumière intérieure nous indique.

Nous aimerons notre chemin.

4 - 14 mars 2001

avec: Jean Rotzetter sj

Retraite itinérante

Marches dans les Préalpes

Chaque jour, nous sortons en montagne et méditons sur le thème de la retraite.

Nous nous adressons à un public sportif qui aime la marche prolongée (4 à 6 heures par jour).

7 - 14 juillet 2001

avec: Pierre Guérig sj
et Pierre-Joseph Faure sj

Un mariage, ça se prépare...

Week-end pour jeunes qui envisagent le mariage

L'amour est «accueil» de l'autre et «don de soi» à l'autre: cela ne s'improvise pas.

20 - 22 avril 2001

avec: Xavier et Susanne Maugère
Bruno Fuglistaller sj

11 - 13 mai 2001

avec: Bernard et M.-Danièle Litzler
Bruno Fuglistaller sj

Retraite de 4 jours avec Jean XXIII

Quelques pensées du bon pape Jean XXIII nous accompagneront durant ces jours de réflexion:

«Je me sentis comme une besace vide que l'Esprit Saint remplissait soudainement de sa force.»
(Après l'élection à la papauté)

23 - 27 mai 2001

avec: Jean Rotzetter sj

«Si tu savais le don de Dieu!»

Retraite ignatienne

C'est une occasion de trouver un espace de silence intérieur où *Dieu désire nous parler*. Au milieu de l'été, faire une halte pour accueillir dans la paix, et selon son rythme, Celui qui nous invite à suivre Son Fils.

17 - 23 août 2001

avec: Louis Christiaens sj
et une équipe

Retraite de 30 jours

Les Trente Jours s'adressent à des personnes qui désirent voir un peu plus clair dans leur vie au moment où des décisions importantes s'imposent. Cette démarche demande une certaine expérience de la vie spirituelle.

20 juillet - 19 août 2001

avec: Jean Rotzetter sj